

FLOOVANT

CHANSON DE GESTE

Paris, imprimé par GUIRAUDET et JOUAUST, 338, rue S.-Honoré,
avec les caractères elzeviriens de P. JANNET.

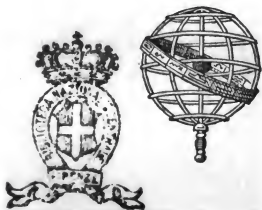
FLOOVANT

CHANSON DE GESTE

*Publiée pour la première fois
d'après le manuscrit unique de Montpellier*

PAR

MM. H. MICHELANT ET F. GUESSARD



A PARIS

Chez P. JANNET, Libraire

—
MDCCCLVIII



PRÉFACE.

Le poème de Floovant est l'une des rares chansons de geste qui ne rentrent point dans le cycle carlovingien proprement dit. Le sujet en est tiré, pour parler comme l'auteur, de l'histoire du premier roi de France qui devint chrétien.

Floovant, selon notre poète, étoit l'aîné des quatre fils de Clovis. Dans sa jeunesse, il s'avisa un jour de couper la barbe à son maître : grave méfait, car ce maître étoit un haut baron, l'un des plus chers amis du roi, et à cette époque l'ignominie de la barbe rase ne s'infligeoit qu'aux voleurs. Aussi Clovis, dans sa colère, vouloit-il la mort du coupable ; mais, désarmé par les supplications maternelles de la reine et par les représentations de l'Eglise, il se borna à l'exiler pour sept ans. De là une série d'aventures, de malheurs et d'exploits ; de là le poème qui les raconte.

Le trouvère anonyme à qui l'on doit ce récit ne manque pas de le donner pour véridique ; à l'entendre, c'est de *bonne histoire*, et, si l'on en

doute, qu'on aille s'en assurer en France, à Paris. Il n'est pas d'auteur de chanson de geste qui n'en ait dit autant, et qui n'eût été, le plus souvent, fort en peine de le prouver. Notre poète cependant auroit pu faire lire à ses auditeurs, dans un document que la critique moderne admet comme historique, non pas sans doute les aventures de Floovant telles qu'il les a racontées, mais au moins l'anecdote sur laquelle repose toute sa fable. Cette anecdote ne remonte pas, il est vrai, jusqu'au règne de Clovis, et la barbe coupée ne le fut point, bien entendu, par Floovant, mais par le roi Dagobert, de populaire mémoire. C'est, du moins, ce que racontent les *Gesta Dagoberti* (1), auxquels les grandes chroniques de France n'ont pas manqué d'emprunter le fait, puisqu'il fut cause de la fondation de l'abbaye de Saint-Denis.

On peut lire dans ces chroniques, au chapitre III du livre V, *comment Dagobert coupa la barbe de son maistre, et comment son pere le cuida prendre sur les tombes des corps saints*. L'histoire explique, si elle ne justifie pas, ce qui, dans notre poème, ne semble qu'une fantaisie ou un tour d'écolier. Il paroît que Sadragesile, ainsi se nommoit le maître de Dagobert, n'avoit pour son royal pupille ni affection ni respect; et, loin de là, enorgueilli par le haut rang où l'avoit élevé Clotaire en lui donnant le duché d'Aquitaine, il n'aspiroit à rien moins qu'à la royauté, et, ne voyant dans le jeune Dagobert qu'un obstacle à son ambition, il lui faisoit trop sentir le poids de son

1. Cap. 6 et 7.

autorité et de sa haine. Il arriva de là qu'un jour, en l'absence de Clotaire, Dagobert, pénétrant les mauvais desseins de son maître, et poussé à bout par l'excès de son orgueil, prit un couteau, lui coupa la barbe et les moustaches, et même, dit la chronique, le fit battre *fortement*. Voilà la cause de la fondation de l'abbaye de Saint-Denis, et sans doute aussi l'origine de la chanson de Floovant.

Il est fort probable, en effet, que l'auteur de cette chanson a connu l'anecdote, vraie ou fausse, que nous venons de rappeler, et qu'il en a tiré l'idée première de son poëme. Il seroit indiscret de rechercher pourquoi au nom de Dagobert il a jugé à propos de substituer celui de Floovant; mais s'il n'a pas conservé le personnage même, il ne l'a pas entièrement transformé, puisqu'il en fait encore un roi mérovingien. Rien ne l'y obligeoit assurément; car, n'étoit le nom de Clovis, qu'il donne pour père à son héros, on ne soupçonneroit en aucune façon que l'action se passe sous la première race, et l'on auroit de bonnes raisons pour la placer au temps de Charlemagne. Le poëte s'oublie, en effet, jusqu'à donner au père de Floovant le titre d'empereur des Francs, jusqu'à mettre en scène les douze pairs, et à faire combattre le fils de Clovis avec un géant nommé Ferragus, sans compter beaucoup d'autres traits par où il montre clairement qu'il connoissoit à merveille les grandes chansons du cycle carlovingien, et qu'il étoit plus propre à les imiter qu'à créer une épopée mérovingienne.

Quoi qu'il en soit, la chanson de Floovant pa-

roît avoir obtenu un grand succès au moyen âge, et cela dès le XII^e siècle. Il en est fait mention dans un poëme qui remonte certainement jusqu'à cette époque, dans le poëme d'Auberi le Bourguignon, où l'on voit Lambert d'Oridon essayer d'enivrer ses hôtes et de les divertir en leur chantant une chanson qu'il annonce en ces termes :

*Or chanterai por voz esbanoier :
Je sai de geste les chansons commencer,
Que nus jougleres ne m'en puet engingnier ;
Je sai assez dou bon roi Cloevier,
De Floevent et dou vassal Richier (1).*

A cette désignation si exacte il est impossible de ne pas reconnoître notre poëme.

Vers l'an 1200, dans sa chanson des Saisnes ou de Witikind de Saxe, qui nous paroît une révision plutôt qu'une composition originale, Jean Bodel fait évidemment allusion à la chanson de Floovant lorsqu'il dit :

*Veritez est provée, com truis en la leçon,
Que cil [qui] tint de France premiers la region
Ot à non Clodoïs, que de fi le set on.
Peres fu Floovant, qui fist la mesprison
De sa fille la bele, qui Aaliz ot non (2).*

Ajoutons que cette allusion ne se rapporte pas, comme la première, à la version que nous publions. Le passage cité semble imputer à Floo-

1. Ms. de la Bibl. Imp., anc. f. fr., n° 72275, fol. 74 r., col. 1.

2. Edition de M. F. Michel, t. 1, p. 4. — Nous corrigeons légèrement le passage, pour le rendre plus intelligible.

vant un autre méfait que celui d'avoir coupé la barbe à son maître. On verra ci-après qu'il a dû exister en effet plusieurs versions du poëme, et que, dans ces versions différentes, l'exil de Floovant n'a pas toujours été attribué à la même cause.

Un troisième passage, moins développé que les deux précédents, mais fort clair encore, nous paroît prouver que la chanson de Floovant étoit connue au midi comme au nord de la France, et qu'elle étoit de celles que les jongleurs ne devoient point ignorer. Le troubadour Bertrand de Paris de Rouergue nous a laissé une seule pièce, d'un grand intérêt pour l'histoire littéraire, en ce qu'on y retrouve la trace de plusieurs poëmes aujourd'hui perdus. Cette pièce est un *sirventes* que le troubadour adresse à son jongleur Gordon, pour lui faire honte de son ignorance. Au nombre des compositions qu'il lui reproche très fort de ne point connoître se trouve celle que nous publions :

*Ni no sabetz novas de Floriven,
Que pres premier de Fransa mandamen (1).*

Nous n'hésitons pas à reconnoître dans *Floriven* le héros de notre poëme. Quant à cette désignation :

Que pres premier de Fransa mandamen,

elle est susceptible de plusieurs interprétations, mais doit s'entendre, selon nous, au sens indiqué par ces vers :

Cil Cloovis fu rois et prouz et poustéiz;

1. Raynouard, *Choix des poésies originales des troubadours*, t. 5, p. 103.

De sa franche moilleir ot .iiii. fiz gantis.
 Li ainez ot an non Floovain li marchis.
A celui commandai à garder son pais
Et trestote la terre, que en pié la tenist (1).

Si la chanson de Floovant a été, jadis, accueillie avec faveur au midi comme au nord de la France, elle n'a pas eu moins de succès à l'étranger.

On connoît l'ouvrage singulier qui, sous le titre de *Reali di Francia*, est demeuré populaire en Italie, où on le lit encore depuis le XIVe siècle (2), où l'on n'a cessé de le réimprimer depuis la fin du siècle suivant. On sait que c'est une compilation, un recueil de légendes (3), empruntées à nos anciens poèmes et disposées suivant une chronologie fantastique, de manière à former une sorte de tableau historique et généalogique des rois et des hauts barons de France, à partir de Constantin jusqu'à Charlemagne. Le recueil complet se divise en huit livres, dont les deux derniers sont demeurés inédits. Des six livres publiés depuis si long-temps, le second est consacré à l'histoire d'un guerrier du nom de *Fioravante*, qui a pour père un roi de France nommé *Fiorello*, et pour écuyer un paladin appelé *Rizieri*. En rapprochant ces noms de ceux

1. Ci-après, p. 1.

2. Les manuscrits les plus anciens des *Reali di Francia* datent du milieu de ce siècle environ. Voyez l'excellente dissertation de M. Ranke dans les Mémoires de l'académie de Berlin, année 1837.

3. *Secondo molte lezende che io ho attrovate e raccolte insieme*, dit l'auteur dans le titre de la première édition (Modène, 1491).

que renferme l'un des témoignages ci-dessus rapportés :

Je sai assez dou bon roi *Cloevier*
De *Floevent* et dou vassal *Richier*,

il étoit facile de reconnoître que le second livre des *Reali di Francia* devoit être une reproduction, plus ou moins altérée, du vieux poëme françois dont la chanson d'Auberi le Bourguignon nous attestoit l'existence. A défaut de l'original, que l'on croyoit perdu, la copie pouvoit donner une idée générale de ce poëme. Il est aujourd'hui plus facile encore de s'assurer que l'histoire de *Fioravante* n'est autre chose qu'une version très libre de notre chanson de Floovant.

Il nous paroît inutile d'indiquer les points essentiels où les deux récits se rapprochent et se confondent : on les apercevra du premier coup d'œil ; mais, pour guider le lecteur curieux qui voudroit faire la comparaison, nous croyons devoir lui signaler les noms sous lesquels il retrouvera, dans les *Reali di Francia*, plusieurs des personnages importants du poëme françois. Il ne s'agit pas, bien entendu, de simples modifications comme celle qui transforme Floovant en *Fioravante*, et de Richier fait *Rizieri*, mais de changements complets et assez nombreux, qui peuvent un instant dérouter l'attention.

C'est ainsi que, dans les *Reali di Francia*, le vieux duc Sénéchal, à qui Floovant coupe la barbe, prend le nom de *Salardo*, et de duc de Bourgogne devient duc de Bretagne. L'amiral Galien s'appelle *Galerano* ; Ferragus, *Finau*. Les deux fils de Galien, Maudaran et Maudoire, se chan-

gent en *Lione* et *Lionello*. Le roi Escorfan devient *il re Mambrino*; Urbain l'Allemand, *Tebaldo di Lìman*.

Mêmes changements dans les noms de femmes : Florette prend le nom d'*Uliana*, Maugalie celui de *Dusolina* (1), et, par suite de différences assez notables entre les deux récits, la rivalité d'amour qui s'établit dans le poëme françois entre Florette et Maugalie animé l'une contre l'autre, dans la version italienne, non pas *Uliana* et *Dusolina*, mais *Dusolina* et *Galerana*. Cette dernière est un personnage de plus introduit dans l'action, et qui prend une partie du rôle de Florette, dont l'autre est remplie par *Uliana*.

Les noms de lieux aussi ont subi, pour la plupart, des changements analogues : Beaufort devient *Darbena* dans les *Reali*; Basme ou Baume, *Balda*, et le château Avenant prend le nom de château de *Monault*.

Malgré toutes ces différences, et d'autres qu'il seroit superflu de noter, il n'en demeure pas moins évident que la chanson de Floovant, soit sous la forme où nous la publions, soit sous une forme plus développée et déjà modifiée par quelque jongleur françois, a fourni à l'auteur des *Reali di Francia* la matière de son second livre, comme elle a fourni sans doute l'idée première de la saga islandoise qui porte pour titre : *Flovents saga Frakka Konungs* (2).

1. Dans le quatrième livre des *Reali*, une autre princesse sarrasine, qui favorise aussi l'évasion d'un prisonnier chrétien qu'elle aime, porte les noms de *Margalia* ou *Malgaria*, qui ne sont que des formes italiennes de Maugalie.

2. Catalogue manuscrit de sagas inédites communiqué par M. Rafn. — Voy. aussi le rapport de M. Geffroy, *Archives des missions*, t. 5, p. 222.

Nous ne connoissons pas le texte de cette saga, qui est inédite; mais on en conserve à Paris ⁽¹⁾ une traduction latine faite, en 1732, à Copenhague, par un étudiant islandois nommé J. Olaf ⁽²⁾, d'après six manuscrits, dont il a soigneusement relevé les variantes. Cette traduction et l'avertissement qui la précède permettent de reconnoître l'origine françoise du récit scandinave, mais prouvent en même temps que ce récit n'a pas été directement emprunté au poëme que nous publions.

Sur le premier point les preuves abondent, et le traducteur a eu le soin d'indiquer les principales : « Il est évident, dit-il, que l'auteur de « cette saga n'étoit point Islandois : d'abord, le « titre de l'ouvrage l'attribue à un maître d'école « de Lyon, nommé Simon; ensuite, les noms « des personnages qui y figurent et les noms de « lieux ne sont rien moins qu'islandois. On ren- « contre sans doute le nom de Flovent (et c'est « le seul) dans le nord de l'Islande; mais il n'y « apparôit point avant l'époque de la réforme. « On reconnoît encore l'origine étrangère de cette « saga à la prolixité du récit, aux prières, aux « épithètes, aux exclamations de l'auteur, et à « bien d'autres traits, etc. »

Si le jeune étudiant de l'Université de Copenhague avoit connu notre ancienne littérature, il auroit pu beaucoup ajouter à ses judicieuses remarques, et retrouver dans la saga de Flovent tous les caractères d'une chanson de geste,

1. Bibl. Imp., Anc. f. latin, ms. n. 8516.

2. L'avertissement qui précède cette traduction est signé J. OLAVIUS, *Stud. Isl.*

qui sont encore visibles pour nous à travers deux traductions, et même trois, car c'est sans doute d'une version en prose françoise que la version scandinave a été tirée, comme semble l'indiquer la division du récit en chapitres.

Sans insister sur cette origine de la saga de Flovent, nous signalerons seulement ce qu'il y a de commun entre cette saga et notre poëme.

A ne considérer que le début, le point de départ des deux récits, ils offrent entre eux une grande ressemblance. Dans l'un comme dans l'autre, Floovant est condamné à l'exil pour un méfait dont il s'est rendu coupable; il court chez un sien hôte, lui emprunte un cheval et des armes, et s'en va à l'aventure. La donnée est la même au fond, mais les détails diffèrent. Dans la saga islandoise, la scène se passe à Rome, et non à Paris; Floovant est le neveu de l'empereur Constantin, et ce n'est plus pour avoir coupé la barbe à son maître qu'il est puni de l'exil. En présentant à l'empereur son oncle une coupe qu'un échanton a remplie de vin outre mesure, il en laisse tomber quelques gouttes sur un duc orgueilleux, qui lui donne un soufflet. Floovant le lui rend bien; il l'étend roide mort à ses pieds, et de là son exil.

Les aventures et les exploits de l'exilé sont racontés fort diversement par le poëme françois et par la saga islandoise.⁽¹⁾ La différence n'est pas telle cependant qu'on ne puisse remarquer une

1. L'histoire de Floovant, dans cette saga, se rapproche beaucoup, non de celle de *Fioravante*, mais de celle de son grand-père *Fiovo*, telle que la raconte le premier livre des *Reali di Francia*.

sensible analogie entre l'un et l'autre. C'est ainsi que le rôle de Maugalie est rempli, dans la saga, par Marsibille, fille du païen Salatré. Marsibille s'éprend aussi d'un vif amour pour Floovant, le témoigne à peu près comme Maugalie, et, comme elle encore, reçoit le baptême et devient reine de France.

Il nous paroît, en somme, que la version françoise de maître Simon, de Lyon, qui a été traduite en islandois vers la fin du XIV^e siècle ou au commencement du XV^e (1), n'étoit qu'un *ri-facimento*, ou plutôt une imitation très libre de la chanson que nous publions. L'auteur de cette imitation nous fait tout l'effet d'avoir trouvé, un jour, un vieux portrait de Floovant, qu'il aura entièrement repeint et replacé dans le même cadre, doré à neuf.

Voilà tout ce que nous savons de l'histoire de notre poëme, dont l'unique manuscrit connu est conservé à la bibliothèque de la Faculté de médecine de Montpellier (2). C'est celui-là même que Sainte-Palaye signaloit, au siècle dernier, dans la bibliothèque du président Bouhier (3), et qui porte encore la reliure bien connue et un peu funèbre des manuscrits du savant président. Il forme un petit volume in-8 de 49 feuillets, et contient, outre la chanson de Floovant, le *Dit de l'unicorne et du*

1. A en juger par l'âge qu'ont assigné aux manuscrits de la saga notre étudiant islandois et M. Geffroy.

2. Sous le n^o 441. — Voy. le Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques des départements, t. 1, p. 459, où notre poëme est désigné à tort sous le titre de *Roman de FLOOVAUT*.

3. Bibl. Imp. Notices de manuscrits françois.

serpent ⁽¹⁾. Il a été écrit, selon toute apparence, au commencement du XIVe siècle. Le poème que nous publions ne s'y trouve pas complet : une lacune assez considérable interrompt le récit ; nous avons essayé de la combler dans le sommaire qu'on lira ci-après, en nous aidant des *Reali di Francia*, qui heureusement, à cet endroit, paroissent suivre le poème de très près.

Si la chanson de Floovant n'offre pas un grand intérêt littéraire, elle nous semble fort curieuse à étudier au point de vue philologique. Elle est écrite en dialecte lorrain ; nous en jugeons ainsi en la comparant à des documents datés, notamment à des chartes rédigées à Metz. L'orthographe en est fort irrégulière, comme on diroit aujourd'hui, mais, par cela même, et parce qu'elle est, à nos yeux, comme un reflet de la prononciation, nous nous sommes bien gardés de la rectifier. Nous avons seulement, çà et là, intercalé entre crochets quelques lettres qui nous paroissent nécessaires pour rendre moins pénible la lecture de ce texte difficile. Nous avons aussi, et par la même raison, proposé quelques corrections quand nous avons cru rencontrer des fautes évidentes ; mais, en ce cas, on trouvera toujours dans les notes le texte même de notre manuscrit.

1. Pièce publiée par M. Achille Jubinal dans son *Nouveau recueil de Fabliaux*, t. 2, p. 113-123, d'après le ms. 7218 de la Bibl. Imp.



SOMMAIRE.

Le premier roi de France qui devint chrétien avoit nom Clovis, à ce que dit l'histoire. — Ce Clovis fut un roi preux et puissant. Il eut de sa femme quatre fils, dont l'aîné fut le marquis Floovant. Clovis lui avoit confié la garde de son royaume ; mais un méfait dont il se rendit coupable l'en fit bannir pour sept ans. — Un jour de Pentecôte que Clovis étoit à Paris, entouré de quatorze rois, il appela à lui le duc de Bourgogne, Sénéchal, un haut et puissant seigneur dont le duché s'étendoit jusqu'à Vienne, et lui dit : « Sénéchal, mon fils Floovant est encore bien jeune, et a besoin de leçons pour apprendre à manier les armes ; je vous le confie. — A vos ordres, Sire, lui répondit Sénéchal, je lui enseignerai tout ce qu'il doit savoir. » — Le duc emmena Floovant à son hôtel. Le lendemain, après avoir largement bu et mangé, il entra dans un verger pour s'y reposer, tenant le jeune prince par la main. Tous deux s'assirent sur l'herbe, côte à côte, et le duc, qui étoit vieux et fatigué, ne tarda pas à s'endormir. Il avoit une barbe blanche qui lui descendoit jusqu'au nœud du baudrier. — Il faut savoir qu'à cette époque, où tous les prud'hommes étoient barbus, les clercs comme les laïques, lorsque quelqu'un étoit soupçonné d'un larcin, on lui faisoit couper les gre-nons et toutes les tresses de la barbe, ce qui le cou-

Floovant.

b

vroit de honte et l'empêchoit de se montrer. — Pendant que le duc dormoit paisiblement, Floovant, qui peloit une pomme avec un couteau très affilé, se mit à le regarder d'un air attentif, puis la fantaisie lui prit de lui couper la barbe, et il la lui coupa avec son couteau. Le duc se réveilla, vit ses grenons et sa barbe coupés, et en devint presque fou de douleur. « Voilà, lui dit-il, un vilain tour, pour un noble damoiseau tel que vous. Maudite soit l'heure où vous fûtes engendré ! Je m'en vais me plaindre au roi votre père, qui vous fera couper la tête et les membres. » — Effroi de Floovant, qui se jette en larmes aux genoux de Sénéchal, implore sa merci, et cherche à le fléchir par les plus belles promesses : il lui donnera, dit-il, quinze châteaux, trente destriers rapides, et l'équipement de trois cents chevaliers. — Le duc, inébranlable, enveloppe sa tête d'un manteau de soie et va trouver le roi de France. P. 1-4.

Clovis venoit de se lever et alloit entendre la messe lorsque le duc se précipite à ses pieds, découvre son chef et lui montre sa barbe rase. « Sire duc, dit le roi, qui donc vous a fait cet outrage ? — Sur ma foi, Sire, c'est votre fils aîné, dont vous m'avez hier confié la garde. J'ai eu grand' peine à ne le point tuer. » — Clovis, hors de lui, ordonne qu'on lui amène son fils, demande son épée et la tire du fourreau pour en trancher la tête de Floovant. — Intervention de la reine, qui lui sauve la vie ; mais c'est à la condition qu'il s'exilera pendant sept ans et jurera de ne point rentrer en France. — Serment de Floovant. — Proclamation du roi qui interdit à ses vassaux de lui donner ni argent, ni armes, ni chevaux, ni vivres, sous peine de perdre leurs fiefs. — Départ de Floovant. — Il s'en va chez son hôte, bourgeois de haut parage, qui l'hébergeoit souvent, lui emprunte une armure et un cheval, prend congé de lui et sort de la ville. — Son écuyer, Richier, y rentroit presque en même temps, de retour de la chasse. Il apprend avec douleur

l'exil de Floovant, et prend aussitôt la résolution de le suivre. — Entrevue touchante de Richier et de la reine. — Départ de Richier. P. 4-7.

Cependant Clovis, toujours irrité, réunit ses barons et leur dit : « Mon fils Floovant m'a déshonoré par l'outrage qu'il a fait à Sénéchal. Je n'ai pas osé le punir à mon gré, car, sans cela, je lui aurois séparé la tête du buste; mais les prêtres m'en ont détourné. Puisque je n'ai pu faire ma volonté, qu'on m'apporte un rasoir. » — On le lui apporte, il se coupe la barbe, et tous les barons en font autant. P. 7-8.

Floovant est sorti de France; il a traversé Châlons et est entré dans les Ardennes. Il chevauche seul, songe amèrement aux suites de sa faute, et se sent pris d'un profond découragement. — Tout d'un coup il se ranime : « J'ai entendu dire, pense-t-il, que le roi Flore d'Ausai, un preux et vaillant sire, est en guerre avec les Sarrasins, dont il a renié la foi. Si j'y allois avant que la guerre soit terminée l'occasion est belle pour y éprouver mon épée. » — Son parti pris, il se dirige de ce côté par monts et par vaux. — Chemin faisant, il aperçoit trois Sarrasins qui maltraitent une jeune fille à coups de plat d'épée. — Il hésite un moment, brandit sa lance, pique son cheval, et s'élance au secours de la jeune fille, qu'il délivre, après avoir tué deux des Sarrasins et mis en fuite le troisième. — C'est la fille du roi Flore qu'il a ainsi délivrée. Elle lui raconte comment elle est tombée aux mains de ces Sarrasins, et le supplie de la reconduire à Beaufort, auprès du roi son père. P. 8-10.

Non loin de là, Richier rencontre le Sarrasin qui a échappé aux coups de Floovant. — « Qui es-tu, écuyer? lui demande le païen. — Sire, répond Richier, je suis en quête d'un jeune chevalier qui a dû passer par ici hier ou aujourd'hui. L'avez-vous vu et pouvez-vous me mettre sur ses traces? — Oui, ri-

baud, je l'ai vu, et n'en suis que plus affligé : il m'a tué mes compagnons ; mais c'est toi qui paieras de ta tête pour ton seigneur.» — Combat de Richier et du Sarrasin. — Mort du Sarrasin. P. 10-11.

Floovant, de son côté, fait la rencontre d'un grand et hideux païen nommé Ferragus et fils du roi Galien. — Ferragus, ce jour-là, avoit tué plus de dix chrétiens, dont il avoit pendu les têtes à l'arçon de sa selle. « Qui es-tu, chevalier ? demande-t-il à Floovant. — Je suis, répond Floovant, un pauvre soudard de Laon, et cette dame est la fille du sénéchal Didier, que je conduis à son fiancé. — Ami, reprend Ferragus, tu peux continuer ta route sans crainte ; pour l'amour de la dame, je ne te ferai aucun mal, car je me veux un peu divertir avec elle sous cet olivier. Mahomet, mon dieu, me saura gré d'avoir honni une chrétienne. — Si tu as l'audace de la toucher, s'écrie Floovant, tu seras frappé de main de maître, car je ne te prise un denier ni toi ni ton dieu Mahomet, que les truies ont mangé depuis plus de cent ans. » — Combat de Floovant et de Ferragus. — Comme ils sont aux prises, surviennent quatre Turcs à la recherche de Ferragus (1). P. 11-14.

Galien, son père, a eu un songe : il a rêvé que Ferragus combattoit avec un lion, et que, près de succomber, il appelloit à son aide. Réveillé en sursaut par cette vision, il s'est informé de son fils, a appris qu'il étoit absent, et a donné l'ordre de le rechercher de toutes parts.

Les quatre Turcs reconnoissent Ferragus, et, le jugeant en danger, se précipitent sur Floovant, qu'ils démontent ; puis ils mettent pied à terre, le lient étroitement et le maltraitent sans pitié. — Non loin de là se trou-

1. C'est ici que s'ouvre, dans le manuscrit, la lacune que nous avons signalée. Dans la partie de notre sommaire imprimée en italique, nous essayons de renouer le fil du récit en nous aidant des *Reali di Francia*. (Voy., pour le commencement de cette lacune, le chap. VIII du livre II des *Reali*.)

voit un vieux château en ruines; les païens s'y retirent pour panser les blessures de Ferragus, emmenant avec eux leur prisonnier et la fille du roi Flore.

Richier, cependant, chevauchoit toujours sur les traces de Floovant. — Il arrive au lieu où son jeune seigneur vient de combattre Ferragus, y voit des tronçons de lances, des débris d'armes et le destrier de son maître; puis il entend près de là une voix gémissante, pousse son cheval de ce côté, et, arrivé au château où s'est retiré Ferragus, y trouve Floovant attaché à une colonne. — Combat de Richier contre les Sarrasins. — Mort de Ferragus. — Ses compagnons sont tués ou mis en fuite. — Floovant, ainsi délivré par son fidèle écuyer, reprend avec lui le chemin de Beaufort pour y conduire la fille du roi Flore; mais de nouveaux dangers les menacent, de nouveaux obstacles les arrêteront (1).

Comment Floovant et Richier sont abusés par un ribaud qui leur fait boire un breuvage soporifique, comment ils le tuent et continuent leur chemin vers Beaufort. (Reali, lib. II, cap. x.)

Comment Floovant et Richier combattent avec le roi Mambrin; comment Urbain l'Allemand⁽²⁾, baron du roi Flore, vient à leur secours avec mille chevaliers, reconnoît Florette, et rentre avec eux à Beaufort. (Reali, cap. XI.)

Comment Floovant, Richier et Urbain l'Allemand rendent Florette à son père, et de la grande joie du roi Flore. (Reali, cap. XII.)

1. Nous nous contentons ici de reproduire les sommaires des chapitres des *Reali di Francia*, en changeant seulement les noms qui ne s'accordent point avec ceux des personnages de notre poème.

2. Nous retrouvons dans Urbain l'Allemand le *Tebaldo di Liman* des *Reali*. D'après le compilateur italien, il devient l'époux de Florette; mais il ne sauroit prendre place avec le même rôle dans la fable telle que nous la publions, puisqu'ici Florette, après avoir vainement désiré de devenir la femme de Floovant, se résigne à épouser Richier.

Floovant ne s'est point fait connoltre au roi Flore; il se donne pour un pauvre chevalier qui cherche solde. — Le roi, qui admire sa vaillance, songe à s'en aider dans la guerre qu'il soutient contre l'amiral Galien. — Il le met à la tête de cinquante mille chevaliers, avec Urbain l'Allemand, et l'expédition commence par l'attaque d'un des châteaux de Galien, le château Avenant (1). — Siège du château Avenant. — Sortie des assiégés. — Bataille sous les murs du château. — Défaite des Sarrasins. — (Realì, cap. XIII.)

A cette bataille assiste, du haut des murs, la belle Maugalie, fille du roi Galien, entourée de trente jeunes filles. — Elle voit Floovant tailler en pièces les Sarrasins, l'admire et s'éprend pour lui d'un amour soudain. « Qui es-tu, chevalier? s'écrie-t-elle; que Mahomet te maudisse si tu ne viens me parler d'amour! Par grâce, retourne ton destrier, je ne laisserai diriger aucun trait contre toi. Je veux faire de toi mon ami et mon gonfalonier, et tu seras dans ma chambre le maître de mes conseils. » — Floovant la regarde et lie avec elle un doux entretien; mais Richier survient, et, prenant son seigneur par l'écu, éclate contre lui en railleries amères et en durs reproches. — Floovant avoue son tort, et en demande pardon à Richier. — Retour à Beaufort. — « Quelles nouvelles du château Avenant? demande le roi Flore, qui est allé à la rencontre des vainqueurs. — Bonnes nouvelles, Sire, répond Urbain l'Allemand, le champ de bataille nous est resté. Vous n'avez jamais vu mourir tant de gens. Les François ont fait merveilles; Floovant a tué aux Sarrasins Escorfan, Dotalien, son ami, et l'amiral Gurtan. Il les a reconduits à grands coups jusqu'à leur château. Mau-

1. Le chapitre XIII des *Realì*, dont nous nous aidons ici, ne fait aucune mention du château Avenant; c'est au château de Monault, qui appartient au roi Flore, que Floovant et ses compagnons vont s'établir, pour diriger de là leurs attaques contre Galien.

galie s'y trouvoit ; elle a eu pour Floovant de bien douces paroles. — Je n'ignore pas que les François sont de vaillants hommes », reprend le roi. Puis il offre à Floovant telle part du butin qui lui conviendra. — Refus de Floovant, qui veut qu'on le distribue aux pauvres soudarts. P. 14-16.

Floovant et Richier s'en vont à leur hôtel, où ils emmènent Urbain l'Allemand et nombre de chevaliers. — A cette vue, la jeune Florette, nu-pieds, échevelée, un épervier au poing, descend, à leur suite, du palais de son père, court à l'hôtel de Floovant, et s'asseyant près de lui : « Baisez-moi, beau sire, lui dit-elle : il n'est point d'homme au monde que je désire autant que vous. — Je ne saurois, madame, répond Floovant ; votre père a autour de lui maint chevalier vaillant dont je m'attirerois la haine. Un pauvre étranger tel que moi, qui cherche solde, ne doit point se rendre odieux. — A votre gré ! reprend la jeune fille. Je le vois bien, c'est pour Maugalie, à qui vous avez tant parlé. Vous avez sujet de l'aimer, elle est si belle ! mais elle en aura cent comme vous, car tous la courtisent et se pressent autour d'elle. Quand l'un est mort, les autres lui succèdent. — Vous la haïssez donc bien ? dit Floovant ; vous avez sans doute à lui reprocher quelque outrage ! » — A ces mots il appelle Urbain : « Faites sonner nos clairons et armer nos gens ; nous chevaucherons toute la nuit à la clarté de la lune, et malheur aux païens s'ils sortent du château Avenant ! » — Combat de nuit sous les murs du château. — Nouvelle défaite des Sarrasins, qui sont poussés jusqu'au Rhin et culbutés dans le fleuve. — Prise du château Avenant. — On y trouve la belle Maugalie ; on l'amène à Floovant, dont elle implore la merci. — Floovant la confie à la garde de Richier. — Un Sarrasin en fuite est allé à Baume, où réside l'amiral Galien. — Il lui apprend le désastre des siens, la mort de son fils Ferragus, de son neveu Escorfan, le massacre de ses hom-

mes, la prise de son château, la captivité de sa fille Maugalie. — « Qui donc a fait tout cela ? s'écrie Galien. — Par Mahomet, Sire, ce sont deux François que le roi a mandés pour conquérir ton fief. L'un des deux est un jovencel d'une merveilleuse vaillance; c'est lui qui a tué ton fils Ferragus. — Profonde douleur de Galien. — Ses hommes le reconfortent, et il se prépare à la vengeance. P. 16-20.

Le roi Flore vient avec ses fils et sa fille prendre possession du château Avenant. — Il offre pour récompense à Floovant une partie de sa terre et sa fille Florette. — Partage du butin. — Entrevue de Florette et de Maugalie. Elles se chargent d'injures, et sont sur le point d'en venir aux mains lorsqu'on les sépare. — Le roi Flore confie à Floovant la garde du château Avenant, et retourne à Beaufort avec Florette et ses deux fils, Maudaran et Maudoire. P. 20-21.

Entrevue secrète et complot des deux frères, qu'une même haine jalouse anime contre Floovant, et qui redoutent son union avec Florette. — Ils partent de nuit et vont trouver le roi Galien, l'ennemi de leur père. « Qui êtes vous, chevaliers ? leur demande Galien. — Sire, répond Maudaran, nous sommes les fils du roi Flore, qui a abandonné Mahomet pour Jésus-Christ. Notre père est endiablé ; il a fait venir de France deux soudarts, dont l'un a tué avant-hier votre fils Ferragus. Il a aussi conquis votre fille Maugalie, n'a pas daigné la prendre pour épouse, et l'a voulu donner à un sien écuyer. Nous avons refusé d'y consentir, et nous venons nous mettre sous la protection de votre dieu, Mahomet. » — Transporté de joie à ces mots, Galien appelle un de ses mécréants, et lui dit : « Faites apporter Mahomet devant moi. » — On apporte le vilain, qui est fort gros, épais et carré. Il est forgé du plus fin or d'Arabie, embéguiné comme une dame en couches, et sa tête brille comme un cierge allumé. — Maudaran et Maudoire tombent,

en prières à ses pieds, et plus de mille Sarrasins unissent leurs voix à celles des deux frères pour implorer la merci de Mahomet. — Un vieux docteur païen, nommé Jacobé, annonce à Maudaran et à Maudoire que, s'ils veulent attendre trois mois, Mahomet les conduira en France jusque sous Montmartre; mais Maudaran se promet un succès plus prochain : avec quatre mille hommes, il se fait fort, dès le lendemain, de reprendre le château Avenant, et de livrer à Galien les deux François qui en sont maîtres. P. 22-24.)

Galien met sous les ordres des deux frères quatre mille Persans, avec lesquels ils partent pendant la nuit pour leur entreprise. — Arrivés au château un peu avant l'aube, ils laissent leurs hommes en arrière, et se présentent seuls à la porte, dont l'entrée leur est refusée. — Ils insistent et se nomment; ils veulent parler, disent-ils, aux soudarts de France. — Le portier se laisse fléchir, et, à peine entré, Maudaran lui coupe la tête. — Floovant et Richier sont surpris pendant leur sommeil. — Après avoir tué deux Sarrasins, Richier, jugeant la résistance impossible, s'enfuit dans un bois voisin du château, en chemise, et armé seulement de Joyeuse, l'épée de son seigneur. — Les païens emmènent Floovant pieds et poings liés, et Maugalie est rendue à la liberté. — Retour à Baume. — Joie de l'amiral Galien. — Il veut faire pendre Floovant; mais Maugalie lui conseille de remettre le supplice à quinze jours : durant ce temps, Galien aura mandé son arrière-ban, et justice sera faite en présence de tous ses hommes. — L'amiral y consent, et fait jeter le prisonnier dans un cachot rempli de crapauds et de couleuvres. P. 24-26.

Cependant Richier a passé toute la nuit dans le bois où il s'est caché. Il a vu brûler le château et le palais, puis a retourné un à un tous les morts pour y chercher son maître. Comme il le cherche encore, il reconnoît Urbain l'Allemand, blessé de deux coups

d'épieu. Il lui demande des nouvelles de Floovant. « Les païens l'ont emmené », répond Urbain, puis il meurt. — Richier recommande à Dieu l'âme du brave chevalier, et s'en retourne à Beaufort, Joyeuse à la main, en chemise et en braies. — Il apprend au roi Flore la trahison de ses fils, l'incendie de son château, la captivité de Floovant. — Consternation du roi. — Douleur de Florette, qui interroge Richier avec une tendre émotion, lui donne des vêtements, une nouvelle armure et un cheval. — Richier ne peut se consoler de la perte de son seigneur, et part, pour tenter de le retrouver, sans prendre congé de personne. P. 27-29. — Attaqué en route par un chevalier, il le pourfend de son épée. — Un peu plus loin, il demande l'hospitalité dans le château d'Emelon, duc de Bavière, chassé de son duché par les Sarrasins. — Il y est hébergé à souhait, lorsqu'un écuyer rapporte au château le corps sans vie du fils d'Emelon. — C'est Richier qui l'a tué; il l'avoue, mais non comme un crime : ce n'est pas lui qui a frappé le premier coup; il n'a fait que défendre sa vie, et offre de le prouver les armes à la main. — Emelon accepte le défi. — Combat singulier de Richier et d'Emelon. — Générosité de Richier, qui fait grâce de la vie à son adversaire et se met à sa merci. — Emelon lui pardonne la mort de son fils. P. 29-37.

Richier continue sa route par monts et par vaux, et arrive enfin à Baume, près du camp de Galien. — Là, il trempe dans une fontaine une herbe qu'il tient d'un médecin, s'en frotte le corps et le visage, et devient plus noir que poix bouillie. — Ainsi déguisé, il peut se montrer aux Sarrasins dont il parle le langage. — Il traverse le camp et pénètre jusqu'à l'amiral, qu'il salue en invoquant Mahomet, Tervagant et Apollon. — « Que Mahomet te bénisse ! répond Galien. Qui es-tu, bel ami ? — Sire, dit Richier, je suis le fils de Josué, un roi de Tabarie. J'avois entrepris,

pour mon plaisir, un voyage sur mer ; des marchands qui m'avoient pris sur leur navire me vendirent à un port de Syrie. Je fus acheté par un roi de France, qui voulut me faire chrétien et me contraindre à recevoir le baptême ; mais j'aurois plutôt enduré la mort. Sur mon refus, il me fit jeter dans une prison, où j'ai tant imploré Mahomet, qu'il m'a rendu à la liberté. Je voulois m'en retourner en Grèce ; mais j'ai entendu parler de vos exploits, et si vous voulez aller en France, je m'offre à y guider votre armée. — Voilà qui est bien parlé », disent les païens. — Et Galien de s'écrier : « C'est le fils de ma cousine Maugalie, la femme du roi de Grèce ! Qui ne le servira pas ne sera point de mes amis. » — On s'empresse autour de Richier, on veut le baiser. « Gardez-vous de me baiser, seigneurs, dit Richier : j'ai juré par Mahomet et par Tervagant de ne donner ni de recevoir un baiser avant d'avoir tué un François de ma main (1). — Cousin, reprend l'amiral, j'en ai un dans ma chartre que nous devons achever demain ; tu le frapperas le premier, et pourras ainsi t'acquitter de ton vœu. — Faites-le-moi venir, dit Richier ; si une fois je le tiens, il pas sera un mauvais moment. » Galien ordonne à son chartrier, Malapris, de montrer le captif à Richier. P. 37-40.

Richier suit le chartrier dans la prison et le tue. — Entrevue de Floovant et de Richier. — Erreur de Floovant, qui prend Richier pour un Sarrasin. — Détresse du prisonnier : il y a trois jours qu'il n'a ni bu ni mangé. « J'aimerois mieux un pain, dit-il, qu'Orléans ou Cambrai. » — Ce qui lui est plus dur encore, c'est d'avoir perdu son épée Joyeuse. — « Je l'ai à mon côté, lui dit Richier, et c'est elle qui a pourfendu tout à l'heure le vilain qui vous malmemoit si fort. » Le fidèle écuyer aperçoit une armoire de fer, qui étoit celle du chartrier ; il la brise d'un coup

1. Il a peur de déteindre.

de pied, y trouve du pain et de la viande, et en donne à son seigneur, puis il sort de la prison, déchire ses vêtements, et reparoit ainsi devant l'amiral. « Sire, lui dit-il, vous aviez confié le François à la garde d'un traître; je les ai trouvés tous deux, sous cette voûte, assis côte à côte, et comme j'en faisois reproche au charrier, ils se sont réunis pour me charger de coups. Avec l'aide de Mahomet, j'ai tué le charrier et rejeté le François au fond de sa prison. » — Courroux de Galien. Il veut dès le lendemain faire pendre Floovant, mais Richier l'en détourne : « C'est, dit-il, un grand seigneur, fils du duc de Bretagne; on peut tirer parti de cette capture. Il faut aller en France avec cent mille lances, et l'y emmener : il sera toujours temps de le pendre lorsque l'on sera maître de Paris. » — Approbation de Galien; ses projets. — Richier quitte le roi pour aller parler à Maugalie, qui l'a fait mander. P. 40-43.

En ce moment, on amène devant Galien douze barons de France que les Sarrasins viennent de faire prisonniers au pied d'une montagne. — Transporté de joie, le roi ordonne qu'on les jette en prison pour être pendus le lendemain. — Entrevue de Floovant et des douze barons, parmi lesquels se trouvent le comte Joceran, père de Richier, et Guinemant, son frère. — Floovant leur apprend que Richier est près d'eux, et qu'ils ne tarderont pas à le voir. — Richier; en effet, joue aux échecs dans la chambre de Maugalie avec un roi d'Occident, lorsqu'un messenger survient et dit à Maugalie : « Damoiselle, vous avez bien sujet de remercier Mahomet et Tervagant, qui ont mis au pouvoir de votre père les douze barons de France les plus puissants. » — A cette nouvelle, Richier demeure interdit et abandonne le jeu. Il va s'asseoir sur un banc, et la belle Maugalie vient s'y placer à côté de lui. Elle lui passe les bras autour du cou, le baise trois fois, et lui dit : « Cousin, quels hommes sont les François? — Il n'y en a pas de plus

preux , répond Richier ; ils combattoient trois contre trente païens. — Je t'en crois bien , cousin , répond la jeune fille. Puisque mon père en a douze dans sa prison , allons donc les voir. — Je ne saurois en ce moment , dit Richier , j'ai un mal de tête à n'y point voir » — Maugalie engage alors une partie d'échecs avec le roi Pinart. — Richier sort , va à la prison , appelle les deux geôliers , Joces et Caïphe , et leur demande à voir les prisonniers. — Entrevue de Richier et des barons françois. P. 43-46.

Maugalie , cependant , étonnée de ne plus voir son cousin , soupçonne qu'il est allé à la prison , court s'en assurer par un chemin souterrain , et surprend le secret de Richier , qui embrasse tendrement les barons. — A cette vue , tout le corps lui tremble ; elle rentre dans sa chambre , mande Richier et lui reproche amèrement sa trahison. — Confusion et effroi de Richier. — Il essaie pourtant de fléchir Maugalie et de l'intéresser au sort des prisonniers. Ce beau chevalier qu'elle a vu au château Avenant , il lui apprend que c'est le fils de Clovis , l'empereur des Francs. — « Richier , dit Maugalie , si j'avois promesse de ton seigneur lige de me prendre pour femme , pour l'amour de lui j'abandonnerois mon Dieu. » — Richier accueille avec joie cette espérance , et retourne à la prison accompagné de Maugalie. Il y entre d'abord seul et y jette l'effroi en annonçant qu'il est découvert ; puis il fait connoître aux barons les sentiments de Maugalie , qui entre à son tour , et reçoit de Floovant la promesse désirée. P. 47-49.

Dans le même temps , Maudaran et Maudoire reprochent à Galien de différer trop longtemps le supplice des François. « Vous les garderez , disent-ils , comme Daluz garda Orbrie , cet orgueilleux François , qu'il tint dans sa prison quatorze ou quinze ans. Il s'échappa à la fin , et tua Daluz avec son fils Dalise. C'est là le sort que les François vous réservent si vous n'y prenez garde. » — Comme ils

parlent ainsi, survient Maugalie. — Galien lui annonce qu'il lui donne Maudaran pour époux. — Refus de Maugalie. — Galien, irrité, l'entraîne de force dans la *Mahomerie* (1), où Maudaran l'épouse selon le rite des païens. — Maugalie, la rage dans le cœur, appelle Richier à son aide. Elle lui apprend que le supplice des barons se prépare pour le lendemain, et que Galien lui a donné pour époux, malgré elle, le traître Maudaran. « Il voudra, dit-elle, coucher avec moi cette nuit. Pour Dieu ! beau doux sire, avisez au plus tôt. » — Ainsi fait Richier. Il arme les barons, leur tient des chevaux prêts, les délivre, pénètre avec eux dans le palais où les Sarrasins sont à table, et leur sert un plat de la plus froide cuisine. — Massacre des Sarrasins. — Mort de Maudaran et de Maudoire, qui tombent sous les coups de Floovant et de Richier. — Fuite de l'amiral Galien. — Les François montent à cheval, et prennent en grande hâte le chemin de Beaufort, emmenant avec eux la belle Maugalie. P. 50-53.

Ils sont bientôt poursuivis par Galien, à la tête de mille Sarrasins. — Craintes de Maugalie à l'approche de la troupe que conduit son père. — Pour lui échapper plus aisément, elle prend des vêtements d'homme et se teint le corps et le visage si bien qu'elle devient noire comme une mûre. Ainsi travestie, elle enfourche son destrier, s'arme d'un écu et d'une lance, et s'en va chevauchant devant les François. — « Nous vous nommerons Forquere de Tudele, lui dit Floovant. En avant donc, Forquere ! Pourquoi n'avez-vous pas pris aussi un haubert, un heaume et un bon épieu tranchant ? — Sire, répond Maugalie, j'ai d'autres armes qui ne sont pas si grandes et dont j'aurai besoin sans doute à Beaufort pour répondre aux injures de la fille du roi Flore. Déjà, en votre présence, elle m'a fait soutenir un terrible assaut. C'est grand dommage,

1. Mosquée.

car elle a un beau corps, les yeux vairs et la bouche riante (1). P. 53-56.

Cependant les François sont encore loin de Beaufort, et Galien les serre toujours de plus près avec quelques-uns des siens. Dès qu'il se sent gagné de vitesse, Floovant arrête ses compagnons : « Nous ne pouvons, dit-il, nous en tirer sans combattre ; retour-nons-nous de leur côté, et que chacun frappe le sien. » — Après avoir renversé leurs adversaires, les François reprennent le chemin de Beaufort. — Poursuivis de nouveau par une troupe plus nom-breuse de Sarrasins, ils rencontrent un secours ines-péré. Le roi Flore étoit sorti ce jour-là avec quinze mille hommes pour dresser une embuscade, où vien-nent donner Floovant et les siens. — A la vue du roi Flore, Floovant, qui l'a reconnu, s'écrie : « Grâce, beau sire, au nom du Tout-Puissant ! Tes deux fils sont morts ; j'ai tué l'un, Richier a tué l'autre. Par-donne-moi, ou sinon ne me baise point. — Ils étoient pires que des chiens puants, répond le roi ; je te par-donne bien leur mort, vaillant chevalier. » — Tous s'entrebaisent en pleurant de joie, et se disposent à combattre les Sarrasins. P. 56-61. — Bataille. — Episodes divers. — Exploits de Floovant. — Sur le point d'être pris, il est sauvé par Richier et par les ba-rons de France. — Défaite des païens. — Galien donne le signal de la retraite, et s'enfuit, laissant la moitié de ses gens sur le champ de bataille. — Retour des vainqueurs à Beaufort. P. 61-66.

Baptême de Maugalie. — Nouvelle tentative de Flo-rette pour conquérir l'amour de Floovant. Nouvelle ré-sistance de Floovant. Il finit par avouer à Florette que Maugalie est sa fiancée, qu'elle lui a sauvé la vie, et qu'il l'épousera de l'aveu de ses compagnons. — Floret-

1. Ici se lit dans le texte un passage dont les bienséances nous interdisent la traduction, et où le poète prête à Mau-galie le plus étrange langage.

te, hors d'elle même, va trouver le roi son père, et lui dit en pleurant : « Prenez pitié de moi, mon père, au nom du Tout-Puissant ! si vous ne me donnez pour époux le marquis Floovant, je ne me marierai de ma vie. — Le roi Flore fait mander Floovant, et le conjure d'accepter la main de sa fille avec le royaume d'Ausai. — Réponse de Floovant : il rappelle ce qu'il doit à Maugalie et le serment qui l'unit à elle, puis il se fait connoître au roi et lui raconte l'aventure qui l'a fait exiler pour sept ans par son père Clovis. « Aujourd'hui que la barbe de Sénéchal doit être revenue à sa longueur, je vais, dit-il, rentrer en France et y reprendre le rang qui m'appartient. J'aimerois beaucoup Florette, mais je ne puis avoir deux femmes ; la loi me le défend. Donnez-la, beau sire, au vaillant Richier ; il vous servira toute sa vie et vous tiendra lieu de fils. Donnez-lui Florette, et je vous promets, quand vous aurez guerre avec les Sarrasins, de venir vous secourir à la tête de quarante mille hommes. — Sur ma foi, j'y consens, répond le roi Flore. — Et moi aussi, dit Florette : puisque je ne puis être à vous, je serai l'épouse de Richier. » — Fiançailles de Richier et de Florette. — Noces de Floovant et de Maugalie, de Richier et de Florette. P. 66-69.

Pendant que les deux couples s'abandonnent à la joie et que tout est en fête au palais du roi Flore, arrive un messenger de France, qui demande Floovant. — Richier le conduit auprès de lui : « Reconnaissez-vous ce messenger ? dit-il à son seigneur. — Oui, je le reconnois, répond Floovant. Approche, Guimar ; tu as été le chambellan de mon père, et, sans doute, à cause de l'amitié que j'avois pour toi, mon père t'aura aussi exilé. Sois sans crainte, je ne t'abandonnerai pas. — Sire, dit Guimar, c'est un tout autre motif qui m'amène. Votre père vous appelle à son aide, assiégé qu'il est dans son château de Laon par l'amiral de Perse. Votre noble mère ne cesse de pleurer, et vous prie, par ma bouche, Sire, de venir à son

secours. — O mon Dieu ! s'écrie Floovant, soyez béni, vous qui permettez que celui qui m'a traité si honteusement et qui m'a chassé de France ait aujourd'hui besoin de moi ! » Puis il appelle Richier et le roi Flore, leur fait part du message de Clovis, et leur demande conseil. — « Sire, dit le roi Flore, allez au secours de votre père. Je vais moi-même mander mes hommes et m'unir à vous. — Sire, ajoute le comte Joceran, nous sommes près de nos terres ; nous irons chacun dans notre pays pour y assembler nos vassaux, et nous vous rejoindrons tous au château d'Auvilers. » P. 69-71.

En peu de temps le roi Flore a réuni vingt mille hommes, et part de Beaufort avec Floovant ; ils traversent la Bourgogne, et, chemin faisant, arrachent aux mains des Sarrasins le duc Emelon de Bavière, l'ancien hôte de Richier. — Floovant retrouve les barons de France au château d'Auvilers. Le moins puissant d'entre eux lui amène mille chevaliers. L'armée entière en compte plus de soixante mille. — Elle arrive en vue de la tour de Laon, et aperçoit les tentes des Sarrasins déployées autour de la ville. — « Sire, dit Richier à Floovant, j'irai seul annoncer à votre père que vous venez à son secours. Dès que je serai dans la ville, je vous le ferai savoir en arborant mon gonfanon au-dessus de la tour, et vous, Sire, chevauchez dès que vous l'apercevrez. Nous ferons une sortie pendant que vous attaquerez les païens de ce côté-ci : ainsi assaillis de part et d'autre, ils ne sauront nous résister. » — Richier part à ces mots, entre au camp des païens et pénètre jusqu'à la tente de l'amiral, qui joue aux échecs avec un autre mécréant. — Appuyé sur sa lance, Richier dit en sarrasin à l'un des deux joueurs : « Faites avancer ce cavalier, et donnez échec au roi. — Qui êtes-vous, dit le païen, qui me conseillez ainsi ? vous m'allez payer cher votre outrecuidance. — Vous en avez menti, répond Richier ; c'est moi qui vais vous faire échec avec mon épée » ; et

Floovant.

c

tout d'un temps il lui coupe la tête. « Retenez ce coup, amiral Galien », s'écrie-t-il ; puis il pique son cheval, et ne s'arrête qu'au pied de la tour de Laon. — Il se nomme, se fait ouvrir la porte, et arrive au palais de Clovis, qu'il trouve plongé dans la douleur. P. 71-74.

Le roi regrette amèrement d'avoir exilé son fils aîné Floovant, car ses deux autres fils l'ont trahi. Ils ont renié Dieu et sont allés servir l'amiral Galien, qui leur a donné la Saxe en fief. — « Sire, lui dit Richier, c'est votre fils Floovant qui m'envoie vers vous : il vous amène un secours de trente mille hommes. Hâtez-vous de faire arborer ce gonfanon sur la tour pour annoncer à mon seigneur que je suis parvenu jusqu'à vous. Faites armer tous vos chevaliers, et courons attaquer les païens pendant que Floovant va les assaillir par derrière. » — Transporté de joie à cette nouvelle, Clovis fait planter sur la tour le gonfanon de Richier, et sort de la ville avec toutes ses forces, pendant que, de son côté, Floovant pousse les siennes à l'ennemi. — Bataille. — Joûte de Clovis et de Floovant, qui ne reconnoît point son père. — Richier met fin à cette méprise. — L'amiral Galien succombe sous les coups de Floovant. — Les Sarrasins sont mis en fuite. — Des deux rênégats, fils de Clovis, l'un est tué, l'autre s'enfuit jusqu'à Baume. — Il y fut élu roi par les Sarrasins et succéda à Galien. Il s'appeloit Geté, et fut depuis pour les François un terrible ennemi. Couronné au moutier Saint-Remi avec la belle Maugalie, Floovant devint roi de France après avoir appris à endurer le malheur. P. 74-77.





ERRATA.

P. 25, v. 6 et 11, *de l'oste Floovant*, lisez *de l'osté*
(de l'hôtel).





FLOOVANT



OIGNORS, or escoutez, que Dés vos soit
amis,

.III. vers de bone estoire, se je les vos devis
Dou premier roi de France qui crestiens
devint.

Cil ot non Cloovis, si com truis en escrit;
Plus de .xx. et .vi. anz fu li rois Sarazins,
Et ne trovit nul home, se il an Deu créist,
Qu'il ne vosist ocire et les mambres tolir,
Ou pandre an autes forches ou detraire à roncins.
Damedex l'amai tant, li rois de paradis,
Que il se fist an fonz batisier et tenir;
Ce fu en douce France, ou moutier Saint Denis,
Et qui ice voudrai à mançonge tenir,
Se voist lire l'estoire an France, à Paris.
Cil Cloovis fu rois et prouz et poustéiz;
De sa franche moilleir ot .iiii. fiz gantis.
Li ainez ot an non Floovain li marchis;
A celui commandai à garder son païs
Et trestote la terre, que en pié la tenist.
Par .i. mesfait an fuit puis isi maubailiz,
Floovant.

Plus de .VII. anz an fut li bers puis en essil,
Que il n'antra en France, ne nus hons ne l'i vit.

OR entendez, seignours, por Deu de maiité,
Le glorious dou ciel qui an croiz fu penez,
Dou premier roi qui fut en France coronez,
Qui premieremant tint sainte crestianté :
Celui fut por son non Cloovis apelez;
.XXVI anz et plus fu Sarazins clamez,
Ne ne trovoit nul home, si fust crestienez,
A qui il ne féist touz les manbres coper,
Ou pandre à hautes forches, ardoir ou traîner,
Damedex l'amai tant por la soe bonté
Que il se fist an fonz tenir et batisier
A Saint Denis an France, qui tant fait à loer.
Icil rois Cloovis fist mout à redoter.
De sa frenche moiller out .IIII. fiz li bers;
Il fit trestout l'ené Floovant apeler :
A celui conmandai sa terre et son regné,
Et que enprès sa mor en fust rois queronez.
Por .I. mesfait an fust puis isi maumenez
Que plus de .VII. anz fut fors de France jetez,
Que il n'i ousa onques ne venir ne auler.
Ce fu à Pantecouste, une feste en esté,
Que rois Cloovis fu à Paris la cité;
.XIIII. rois i furent avec lui coronez.
Senechaul a li rois maintenant apelé,
.I. duc proz et puissant, qui de Borgoigne ert nez;
Entreci à Vianne durai ses duchaez.
Dit li rois Cloovis : « Senechaul, ça venez.
« Je vos commant ici Floovant à garder;
« Il est encore junes, meschins et baichilés,
« Et si ne set pas bien ses garnemanz porter.
— Sire, dit Senechaul, à vostre velenté :

« Bien iert apri li anfes de quant que mestier eirt.
Adonc l'an a li dus metenant apelé;
A son outel le moine tant qu'il fu ajornez,
Que li dux ot mengié et béu à planté.
En .i. vergier entrai por son cors deporter;
O lui avoit mené Floovant por joer,
Anbedui mein à main, n'i out plus jent mené.
Sor l'erbe qui fut verz se sient lez à lez;
Li dux s'est endormiz, qui fu viauz et penez.
Il ot blainche la barbe jusque au neu dou baudré.
Seignors, à ice tans que vos ici oez
Adonc estoient tuit li prodome barbez,
Et li clers et li lais, li prestes coronez,
Et quant [li uns estoit] aparceüz d'anbler,
Donques li façoit l'en les grenons à ouster
Et trestoz les forcons de la barbe coper;
Lores estoit hontous, honiz et vorgondez
Si qu'il ne parousoit entre gantz converser,
Et quant il estoit pris, à mort estoit livrez.
En ce que li frans dux se dormoit bien soué,
Li anfes Floovanz l'a formant esgardé;
.I. coutel out ou poig, qui mout trenchoit soué
Don il se desdusoit à une pome, ou pré;
Dou coutel ai la barbe à son maitre copé.
Li dux si s'esvoilai, qui ot dormi soué,
Regardai ses grenons que cil li ai copez,
Et de sa barbe a véu tout autretel;
Adonques ot tel doel à pou n'est forsannez.
Devant lui a véu son damoisei ester,
Qui ancores tenoit son coutel acéré;
Des poinz li a outé li dux por grant firté,
Et par .i. soul petit qu'i ne l'an a tué.
Par mout grant mautalant l'en a araisoné:
« Damoisiau debonaires, mal m'avez enginé;

« Maudite soit or l'eure que futes angandrez !
« Je m'an ira au roi vostre pere clamer,
« Qui vos ferai la teste et les manbres coper. »
Quant Floovant l'antant, si commance à plorer.
« Merci, fait il, biaux maitres, por Deu de maïté !
« Je vos an ferai droit à vostre velonté. »
Au piez li est chéuz, si commance à plurer ;
Mout li crie merci, mas ne la puet trover.
« Merci, fait il, biaux maitres, por Deu le droturer !
« Je vos ferai droiture de gré et voluntiers,
« Et si vos an donrai .xxx. coranz destriés,
« Et trestout le arnois à .iiii^c. chivaleirs,
« Et de .xv. chetiaus vos an croitrai vos fiers. »
Et respondi li dux : « De folie plaidiez ;
« Je l'irai orandroit vostre pere noncier,
« Qui vos ferai ocire et les manbres trainchier. »
Atant s'antn est tornez, ne prit à lui congié ;
Dou mantai de samin envelope son chief,
Et est venuz au roi qui France ot à bailler.

Li dus s'an est tornez, qui le cor ot iré,
Dou mantai de samin son chief envelopé ;
Entresi ou palais ne s'est mie arestéz.
Et li rois Cloovis iert de dormir livez,
Et auloit oïr messe au moutier saint Privé.
Où que li dus le voit, au piez li est aulez,
Le pié li a baisié, la jambe et lou solé,
Puis descovre son chief, si li a tout mostré.
Et quant li rois le vit, si li a demandé :
« Sire dus debonnaire, qui vos a vorgondé ?
— En la moie foi, sire, vostre fiz li aïnez,
« Que m'aviés baillei ier matin à garder,
« Et par .i. soul petit que je ne l'ai tué. »
Quant li rois l'entendi, à pou n'est forsené.

.XIII. chevaliers a li rois apelez;
Si lor a commandé : « Aulez, n'i demorez ,
« Ici pordevant moi Floovant m'amenez ,
« Que par icel apostre c'on quier an Noiron pré,
« Je le ferai detrare ou les manbres coper
« Ou isi grant jostise con l'en sera panser. »
Et cil s'an sont tornez tantot san demorer,
Qui ne l'osent le roi desdire ne vaer.
Pardevant lui li ont Floovan amené;
Tantot a fait li rois s'espée demander.
Quant le sot la roïne, [m]erci li vai crier;
Le pié li a baisié, la janbe et le souler.
S'espée li aporte le chanbellanz Gauter,
Et li rois l'ai saisie, où il n'o que irer.
Dou forre a trait forst le branc forbi d'acier,
A Floouvant son fil en vout le chief trancher;
Mas la franche roïne prist le roi por le pié :
« De vostre fiz, bau sire, prengne vos an pitié.
— Dame, ce dit li rois, je vos an doins le chief;
« S'orendroit ne forgure ma terre et tot mon fier,
« Entreci et .VII. anz, mar i metrai le pié.
— Sire, moult volunters », Floovam respondié.
Les sainz li apporterent, n'i ot plus atargié,
Et Floovam jura, quant s'est agenouilliez,
Que il n'antreraï mais en France le renier
Entreci à .VII. anz, si l'ai li rois juré,
Ne n'anmanra o lui sergant ne chevalier.
Adonc a fait li rois et crier et huchier
A toz ces qui de lui tiennent terre ne fier,
Que il ne li donasent ne argant, ne ormier,
Ne armes, ne chevaus, n'un soul jor à mangier;
Et si il le façoient, ja n'i vaudroit prier
Que il ne perdesant lor terres et lor fiers,
Et si lor en feroit toz les manbres troinchier.

Atant s'an est tornez Floovan toz irez,
Que il onques ne prist à nul home congié,
Nois à sa chiere mere, qui plus le tenoit chier
Que elle ne façoit son soignor droiturier.
Chiés son oste s'an vint, qui moult fit à prisier,
Où se soloit sovant richemant abergier;
Gantis borgois estoit et de paraiges fiers.
Floovam si l'an ai moult très bien arainié:
« E! gantis outes sires, vos armes me bailiez;
« Je vos an servirai de gré et volentiers.
« Certes ja n'i perdroy valesant .i. denier
« Qu'à .c. doubles ne ra[n]de ancores volentiers,
« Se Dex me laise ancores an France repairer.
— Sire, moult volentiers », li outes responder.
Il li vest lou auber, puis a l'elme lacié,
Et puis-li cint l'espée au poin d'or antailié;
Au col li a pandu .i. escu de cartier,
Et en[a]près li a .i. roit espié bailié.
Puis montai ou cheval, et cil li tin l'estrié.
Et quant il fu montez, si ai pris lo congié,
Et puis l'ai commandé à Deu le droiturier,
Qu'i desfande son cors de honte et d'anconbrier.
De la vile est issus, ne se vost atargier:
Damedex lou condue por la sue pitié,
Car, ainçois qu'i soit vespres, serai il corrociez.
Atant es vos venir Richier, son escuer;
De rivièr est venuz où il fu gebecier.
Quant oï la novelle, moult par fu corrociez,
De son june soignor qui si a pris congié,
Que par cele aventure, com l'en li a noncié,
Est Floovans, ses sires, fors dou raine chaciez.
Montez est maintenant en .i. corant destrié,
Et jure Damedeu, le pere droiturier,
Que il ne laisserai por nul home sor ciel

Qu'après son seignor n'aile, Floovant le prisié.
 En son poig a saisi .i. grant pel aguisié.
 Quant la mere le vit Floovant lou gerrer,
 Richier en apelai, si la hai esrainié;
 Saisi lou por la rene et puis por son espié,
 Et si li a baisié les esperons des piez.
 « Merci, fait il, baus sire, por Deu lou droiturier!
 « Que de mon fiz vos prangne et marci et pitié.
 — Dame, ce dit Richier, por néant en plaidiez;
 « Certes ne li faudroie por les manbres trenchier. »
 Atant s'an est tornez li gantis escuier,
 Quant il à la roïne an ai pris le congié;
 Et ele le commande au glorious dou ciel,
 Qui son cors li desfande de mort et d'anconbrier,
 Et qu'il puit à son fil sainz et sauf repairier.
 Atant s'an est tornez sor .i. corant destrié,
 Et issi de la vile, ne se vout atargier,
 Et chevauchai après Floovant le prisié.

FLOOVANT s'an isi de la terre de France,
 Chaalons trespasai, qui siet en la Champene,
 Et le chaitel d'Anglers, et en Ardenne an antre.
 Reclame Damedeu en qui il a fiance;
 Ainçois que il soit vespres ara au cour pesance.
 Dolanz et corrociez remest li rois de France.

ROIS Cloovis remest corroceus et iré;
 Tot son barnaige an a metenant apelé.
 « Seignors, ce dit li rois, maule[m]ant sui menez;
 « Floovans mes fiz m'ai boni et vergondé,
 « Qui Senethaul mon dru [a] aisi vorgondé.
 « Je n'an ousai pas faire la joutise à mon gré?
 « Mon voloir, il éut le chief dou bur servré;
 « Mas li clergie gan si-lou m'ai desloé,

« Qui me ditrent trestuit que saroie apelez
 « Mortriséors mauvais de ce c'ai angandré.
 « Et quant je ne puis faire de lu ma volonté,
 « Moul'tot me faites ci .i. rasour apporter,
 « Si ferai orandroit de ma barbe autreté. »
 Et en li aportai, quant il l'ot devisé,
 Si ann ai ses grenos li riches rois copé,
 Soulemant por le duc qui si est atornez;
 Et trestuit li baron refirent autretel.

Ci commance chançon, qui la vost escouter,
 Com Floovans li prouz commançai à erer,
 Et des très grandes poines qu'i li covit passer
 Ainçois que il péut an France retourner.

FLOOVANS s'en isi de France la garnie,
 Son escu à son col, to sus, san compaignie.
 Reclamai Damedeu, le fiz sainte Mairie :
 « Ahi! baus sire Dex, com j'estoie ier riches!
 « Il n'avoit si fort roi jusqu' an terre d'Egite
 « Que se il me mandast orguel ne felenie,
 « Que à plene bataille moul't bien ne l'atandise,
 « A .XL. mil omes as espées forbies,
 « Et or ai tot perdu por [ma] grant lecherie.
 « Sire Dex, je ne sai en quel terre me guie;
 « Je ne porai garir por ma chivalerie. »
 Puis dit antre ses danz : « Or ai je dit folie;
 « Por saint Denis de France, j'ai pansé coardise.
 « Se nus frans hons m'ooit ores tel chose dire,
 « Ne me priserait mès à nul jor de sa vie.
 « Il ne ai chevalier de ci an Tabarie,
 « Se je bien l'atenoie de m'espée forbie,
 « Que an doue parties trestot ne porfandise.
 « Dou roi Flore d'Ausa ai la novele oïe,
 « Qui proz est et vailanz et de grant seignerie,

« Que Sarazins guerroient por lor loi qu'a guerpie;
« Se ainçois i venoie qu'acordance an fut prise,
« G'i fairroie .M. cous de m'espée forbie. »
A icelle parole a sa voie acollie,
Pase vaus et montaignes, mainte lande aramie,
Regarde devant lui desorz une sapine,
Se vit une pucelle que Sarrazins anguient.
Aus espées, des plaz, mult formant la maitrient,
Et elle crie et hue et plore et se gramie
Que li bois an [re]sonne tot à une bondie.
Quant Floovans l'entant que c'est famme qui crie,
Ou chemin s'arestai, adonc sa rene tire;
Reclame Damedeu qui tot a en bailie :
« Ahi! biau rois de gloire, je ne sai que je die.
« Lai voi .III. Sarazins plains de grant felenie;
« Une pucele tienet que moult ont envaie;
« Se je me mot antre aus, je ferai grant folie :
« Pordu ai mon cheval et dote de ma vie. »
Puis dit entre ses danz : « Or ai dit couardise;
« Onques homs de ma jeste ne pansai felenie.
« Je ne lairoie pas por tot l'or de Pavie
« Ne Chalons la pucelle et antre aus ne me guie. »
A icele parole ai la ante brandie,
Et broiche le cheval, et moult formant s'escrie :
« Seignors, laisiez la dame; vos ne l'anmanroiz mie.
« Bien voi que vos l'avez enblée ou ravie. »
Quant li Sarazins l'oent, chacuns en ai grant ire;
Il broichent les chevaus, si ont les armes prises,
Vers Floovant s'en vienent chacuns por ahatisse,
Floovans en fiert .i. an la targe florie;
Desoz la boucle à or li a fraite et malmise,
Et l'aubert de son dos li deront et dessire;
Ou cors li mit la lance, qui qu'an plort ne qui rie;
Tant soué l'abait mor qu'i ne brait ne ne crie.

Puis ai traite l'espée ou li ors reflanbie,
Et vai referir l'autre sor l'elme de Pavie,
Que ne li vaut la coife vaiesant une alie ;
Le branc li fait coler de ci an la poitrine.
Li tiers s'en vai fuant, quant vit les .II. ocire.
La pucele ot paour, c'ot véu le martire ;
Floovans li demande : « Qui es tu, bele amie ?
— Sire, dit la pucelle, je vos sarai bien dire :
« File suis le roi Flore, qui tint Ardenois quite ,
« Ausais et Lohereine , Bauviaire et Osteriche.
« Sarazins le guerroient por lor loi qu'a guerpie ;
« .IIII. felons paiens en .I. recot me pritrent ,
« Et je lor eschapai à lor abergerie.
« .IIII. jors ai foï pormi ceste gaudine ;
« Ces Sarazins trovai, que li cors Dex maudie !
« Se ne fust Deu et vos, ja m'ëussent onie.
« A Biaufor m'anportez, sire, quant m'as garie.
— Dame, dit Floovans, vos n'i remendroiz mie ,
« Si vanroiz fors dou bois à recet ou à vile.

« DAME, dit Floovans, montez sor cest destrier ;
« De ces autres ne quier .I. trestot soul bailer. »
La pucelle est montée, Floovans tint l'estrier ;
Damedex les conduite por la soue pitié !
Ancui lor avandrai .I. ancombriés si fiers
Plus orgueilleus n'avint à nul home soz ciel.
Se il ne pout combatre à .V. forsz chevaliers ,
La pucelle estordra à gerpir et laisier.
Or escoutez, seignors, si dirons de Richier,
Qui son seignor sevoit, qu'ainz esclot n'i perdié ;
Et com li Sarazin fut areis repairez
Qui ses compaignons ot arieres lui laisiez,
Que Floovans avoit à la mort anvoiez.
[Cil] les plaint et regrate an sarazenois gref :

« Ahi! tant mar i futes, nobiles chevaliers!
« Alas! com sumes morz, tréi et anginez!
« Jemais en nule cort ne me doit l'on prisier,
« Quant si sumes honiz por .i. sol chevalier. »
Quant li gloz ot ce dit, si s'an vout repaier;
Atant es vos esrant lou nobile Richier,
Qui portoit an son col .i. grant pel agusé.
Li paiens li escrie : « Qui es tu, escuiers ?
— Sire, ce dit Richier, bien le vos sai noncier :
« Je vois ici après .i. novel chevalier
« Qui por ici pasai, ne sai ennuit ou ier,
« Et se vos lou véites, car lou m'avoisés.
— Oil, gloz, je le vis; tant suis je plux irez.
« Mes compaignons ai morz, ocis et detrenchiez;
« Por amors ton soignor perdraz tu ja le chief.
— Vos i mantez, cuvers, ce li a dit Richier.
Richiers tint an sa main .i. grant pel agusié;
Ainz que li Sarazins fut montez ou destrié,
Tel cop li ai doné sor sum elme vergié
Que les flours et les pieres en ai jus trabuchié;
La teste li brisai en plux de .ii. cartiers :
A terre trabuchai li cuvers renoiez.
Richiers vit le aubert trestot anruilié;
De totes celes armes ne vot nules bailer,
Ainz garde devant lui, si chosit .i. espié
Trenchant et esfilé, à noel antailié;
A la terre se baise, si l'an ai redrecié :
Ancui serai tel ore qu'i li aurai mestier.
Et Floovans chevauche, ne se vout atargier.
A l'isue dou bois trovai .i. chevalier,
A mervoile estoit granz et oribles et fiers;
De l'escu de son coul fut .i. vilains chargiez.
Il ot non Fernagu, fiz le roi Galiem,
Et fu isuz de l'ost por son ardement fier.

Le jor avoit ocis jusque à .x. crestiens;
 Devant à son arçon an ai panduz les chief.
 Quant Floovans le vit, moult s'an dut esmaier.
 Li Sarazins s'escrie : « Qui es tu, chevalier ?
 — Sire, dit Floovans, ne lou vos quier noier,
 « Je suis de Monloüm .i. povres soudoier.
 « Ceste dame fut file au senechaul Didier ;
 « Je l'ai servi .ii. anz, puis m'adobai l'autrier,
 « Si la mains à son dru, que el ai formant chier
 — Amis, dit Fernaguz, aséur chevauchiez :
 « Por l'amor à la dame ne sarez vos tochiez,
 « Car je me voel .i. pou o lui abelaier ;
 « Mon depor an ferai desoz cel olivier.
 « Maonmot nostre dex si m'an aura plux chier,
 « Por tant qu'aurai honi la loï es cretié.
 — Sire, dit Floovans, or tot de l'exploitier !
 « Bien i puetz ton coraige pröver et esaier.
 « Se tant as ardement que oses à li tochiez,
 « Ja te verras ferir an guise d'onme fier ;
 « Car toi ne Mahonmot ne pris pas .i. denier.
 « Bien a pasé .c. anz que truijes l'ont maingié. »
 Li Sarazins l'antant, à pou n'est anraigié.
 A Floovant escrie : « Qui es tu, chevalier ?
 « Por Mahonmot mun deu, ja i perdras le chiés,
 « Por amor à la dame que tu vez derenier. »

Li Turs voit Floovant, à pou d'ïre n'anraige ;
 Il broiche le cheval, qui li vint de Cartaige,
 Et Floovans le suen, que plus ne s'i atarge ;
 Granz cous se vont doner sor les doré[s] tar[g]es,
 Sor les bocles à or les fraignent et decassent.
 Mout sunt forz li auberz quant il ne se desmailent,
 Et bon li chevaliers quant il ne s'antrabatent,
 Il traient les espées et sunt venuz au chaple,

Fernaguz vai requerre Floovant par grant raige.

Seignors, plait vos oïr quels hons fut Fernaguz?
Forz et felons et fiers et de fiere vertuz;
A mervoile fut granz, si ot lou vis ocur.
Il ai traite l'espée, don li aciers fut bruns,
Vet ferir Floovant desor son elme agu,
Que .iii. des mestres serres an ai jus abatu,
Et trenchié le aubert et le pan de l'escu;
Rés à rés de la char est li branz desçanduz.
Damedex le gari qu'an char ne l'ai feru;
De ci en terre aval an est li branz coruz.
Quant Floovans le voit, moult en fut irascu;
Il broiche li chevaul com on de grant vertuz,
Vet ferir Fernagu desus son elme agu
Que les flours et les pieres an ai jus abatu.
La char li ai tranchie, li ous remest toz nuz;
S'or ne tornast l'espée, ja l'eût porfandu.

FLOOVANS a broichié son auferrant corsier,
Et a traiste l'espée don brunoie l'acier;
Vet ferir Fernagu sor sun elme vergié
Que .iii. des maitres serres en ai jus trebuchié.
Une grant plene paupe a pris de l'anapier,
Et de l'espaule destre an abat .i. cartier;
Entreci à la boche li ai tot depecié :
Par desus son arçon li sans li descendié.
Et Fernagu s'escrî : « Tu me vauz anpirer.
« Ahi! Maünmot, sire, car me venez aider !
« Ainzçois que je i mure, me quit je vandier.

DOLANZ fut Fernaguz quant de lui vit le sanc;
Il ai traite l'espé don li aciers replant,
Si feri Floovant sor sun elme lusant
Que tot l'ai estonné et dariés et devant.

Vers la destre partie vet li cous descendant,
 Qui li troinche l'aubert et sun ermine blanc;
 Lez lou gros de l'espaule li fet coler le branc.
 Damedex le gari quant l'espaule n'an prant,
 Et que ons de sa char n'i antanmai néant.
 Desqu'an la terre vai li brans d'acier colent,
 Tot autresi bruant com foudr[e] qui descent.
 Quant Floovans le vit, mout por an fut dolanz;
 Dam[e]deu reclama, le pere omipotent,
 Qui garise son cors de mort et de tormant
 Envers ce Tur puant qui tant ai hardemant.
 Estes vos .iiii. Turs devers .i. desrubant,
 Qui sunt felons et fiers et outregous formant;
 Fernagu vont querant li traïtous puanz.

.

Maugalie est as estre, la file Galié,
 O le .xxx. pucelles à bliaus entailiez;
 Esgarde devant soi, vit Floovant le fier,
 Armerz de bones armes sor le corant destrié.
 Elle le vit bel et gant et hardi chevalier,
 Mout li voit Sarazins coper et detrenchier;
 Elle li escria : « Qui es tu, chevalier ?
 « Maonmoz te maudie, qui tot ai à bailier,
 « Se tu ne viesz à moi parler et donoier.
 « Onques mais ne te vis en estor commancier.
 « Divai, parole à moi, retourne ton destrié,
 « Je ne lairai à toi ne traire ne lancier;
 « De toi ferai mon dru et mon confanoneir,
 « Si saras an ma chambre mes maitres consoiliers. »
 Floovans la regarde, prit la à aointier.
 A icele parole i est venuz Richier,
 Si ai pris son seignour por l'escu de cartier:
 « Vos faites que mauvais, quant vos ici plaidiez;

« Mas aulez en sa chambre de plus près consoilier.
 « Ses conduz n'i vauroit le montan d'un denier,
 « Se paiens vos trovoient; vos perdriés le chief.
 « El divai, mauvais hons, com te puez pou prisier,
 « Que si laises por le paiens à detrenchier
 « Et ton lous et conquerre et ton prou porchacier.
 « Tu fus chaciez de France por ta grant mauvaitié,
 « Si n'as or ne argent, paulefroï ne destrié,
 « Se tu ne lou conquier au fer et à l'acier!

« FLOOVANS, dit Richiers, mult por estes cortois;
 « Por noiant avez armes, destriez et paulefroiz.
 « Vos avez gant le cors, faites pinier vo poiel;
 « Por amors ceste dame arez vos trop avoir.
 « El diva, mauvais rois, ja fu tu fiz de roi,
 « Se n'as ne vars ne gris, destrier ne paulefroï,
 « Se tu ne lou conquiers à l'espée viannois!
 — Richiers, dit Floovans, merci, por Deu lou voir!
 « Ne lou panserai mais, or le me pardonoiz.
 — Sire, ce dit Richiers, tot pordonez vos soit,
 « Mas gardez vos très bien que plus ne lou pansoiz.
 — No ferai je, Richier, jel vos outroi por foi. »

LA tançon ont laisie Richiers et Floovanz;
 Vers Beaufort s'en retornent à lor grailes sonanz.
 Li borjois de la vile lor sunt venuz devant,
 Et moïmes li rois est venuz tot devant,
 Qui lor ai demandé com lor est covenant:
 « Qué nouvelles me dites dou Chatel Avenant?
 — Moult bien, la merci Deu, dit Urbens l'Aulemaz;
 « Vaincue est la bataille, si est nostres li chans.
 « Onques mès nan véites tant ocire de gant,
 « Ne omes si morir, ne paiens tan sanglanz;
 « Sor tote nostre gant le firent miauz li Franc.

« Li novel adobez lor ai mort Escorfan ,
 « Dotalien son drut et l'amiraul Gurtam ;
 « Deci à lor chatel les ai menez ferant.
 « Magalie est as estres, la file l'amiram ;
 « Asez dit Floovant paroles et samblanz.
 — Je sa bien, dit li rois, proudome sunt li Frans. »
 Il vint à Floovan, se li dit an riant :
 « Prenez de cest achec tot à vostre talant.
 — Sire, dit Floovans, je n'an demant noiant ;
 « Retenez à vos, sire, departez à vos ganz,
 « Au pouvres soudoiers, qui desservi l'an tant,
 « Qui por vos guerres sunt ci à vos remenanz. »

LE gaieg departirent antre les soudoiers ;
 A plux de .M. an donent qui ann orent mestier.
 A lor ostel s'an vont Floovans et Richier ;
 Ovecques aus ammoient .IIII^C. chevalier,
 Et Urban l'Aulemant menerent por mengier.
 La pucelle desvaule contreval le plainchié,
 Nu piez, eschavolée, portoit .I. espervier.
 A l'ostel Floovant s'an vai esbeloier ;
 Delez lui s'est asise la pucelle au vis fier.

LA pucelle est assise de joste Floovant ;
 Lai où ele le vit, si li dit metenant :
 « Car me baisiez, bau sire, dit Florote au cors gant ;
 « Il n'ai ome an ces[t] segle que je dessiere tant.
 — Dame, dit Floovans, c[e] est tot por néant.
 « Vostre peres ai o li maiz chevalier vailanz ;
 « Asez tot m'an aroient plusour et li archant.
 « Povres ons d'autre terre, soudées conqueranz,
 « Ne doit faire tel chose don lou héent la gant,
 « Ne perdre les soudées don sovant est feranz. »
 Et respont la pucelle : « Or soit vostre talant.

« C[e] est por Maugalie où vos parlestes tant.
 « Bien la devez amer, car elle ai le cors gant;
 « Mas de tex com vos estes en aurai ancor .C. :
 « Tut se penent por li et i sont atandanz,
 « Et se li uns est mors li autres sunt vivanz.
 « Le doel que ele demoine ne vaut à mor néant. »
 — Moult la aez, pucele, ce li dit Floovans;
 « Elle vos a forfait, par le mien escient. »
 A icelle parole an apelai Urbam:
 « Fetes soner nos grailes, adober nostre gant.
 « Tote nuit errerons à la lune lusingant,
 « Si metrons nos agaiz soz le bruel marestant;
 « Le canbel tremetrons au Chatel Avenant.
 « Se paiens s'an isoient, mout nos sanbleroit gant;
 « Il perdroient do lour, par le mien esciant. »
 Par la cité s'adobent mentem communement;
 Il isent de la vile, ne s'atargent néant,
 Aus portes font soner .IIII. cors d'oriflam,
 A l'isir de la vile firent armer lor gant;
 Qu'à pié que à chevaul sunt .IIII^m. et .VII^c.
 Tote nuit ont erré à la lune lusingant,
 Le canbel ont tramis au Chatel Avenant.
 Cil de l'esgait lor sailent et dariés et devant.
 Illucques véissiez tant cop doner de branc,
 Et Sarazins morir et mener mout vissant,
 .III. et .III. .VII. et .VII. gesir morz por les chans,
 Tante sale voidie de destrié auferran,
 Tant cheval estraier ses reines traïnant.
 Ne porent plus sofrir Arrabis ne Persant;
 Il lor tornent les dos, si guerpisent le chan;
 Joste l'eve dou Rin les anmoient ferant.
 Il vandront ou mais tart au Chatel Avenant;
 Par lou mien esciant, ja ne lor iert garanz
 Chatel ne formetez, ne lor dex Tavergant,

Floovant.

Que as espées nues les atent Aulemanz.

BIEN i fierent François Aulemant li ardi ;
 Chacié ann ont P[ersan] et les Amórazins :
 .IIII. liues grantz an durai li traîns.
 Tex .III. en sont volé desor l'aigue dou Rim,
 Si ne sorent noer, tot furent à lor fin ;
 Aulemanz les acollent, si nes volent guerpîr.
 Estes les vos ansamble sor le pont tornéit ;
 Ou chatel ann antresrent avec les Sarazins.
 Lai dedans véisez .i. si dur chapléiz,
 Paiens braire et crier et Maonmot hunir,
 Et lor dex Tavergan, Fabur et Apolin ;
 Es fosez les geterent com autres chiens poriz.
 Maugalie la bale au gan cors eschevi
 Troverent as fenestres dou palais soineri,
 Et François la desvaulent les degrez mabreriz ;
 A Floovan la livrent desoz .i. pin foli.
 Ele le quenut bien, si tot com ele le vit,
 Si li ai escrié : « Por lou ton deu merci !
 « Ne me laisiez tu pas à tes homes honir.
 — Dame, dit Floovans, por néant l'avez dit ;
 « Je ne lou sofreroie por .M. livres d'or fin. »
 Floovans la commande à Richier lou ardi :
 « Gardez ceste pucelle, car gant eschec ai ci.
 — Voire, ce dit Richiers, onques si bel ne vis. »

FRANÇOIS ont le chatel et conquise l'enor ;
 Puis qu'i orent conquis, i ont esté .III. jors.
 Floovans est aus estre[s] dou mur Sarazenour ;
 Maugalie la bale li vint à genoilons :
 « Sire, dit la pucelle, aiez merci de nos.
 « Mahonmoz, nostre Dex, por est si aïrous,
 « Qui nos done le pain et le vin et les flous,

« Qui à lui bien croirai jai n'iert trop sofraitous. »
 Quant l'antant Floovans, si rit por la folour :
 « Par ma foi, damoiselle, toz vos dex ne sont prouz :
 « Véez de quel san gesent es fosez, lai desoz ;
 « Por les manbres coper n'an leveroit .I. sus. »
 .I. Turs d'eluic se par, dolanz et irascus,
 Et saut en .I. chevaul corant et ravinous,
 Et est venuz à Basme, lai trovai son seignor.
 Por noveles oïr i corurent plusour,
 Moïmes l'amiraus, pansis et angousus.
 Oà qu'il vit le païen, qui moulut fut corociez,
 Si li a demandé commant est ansin sous :
 « Quex noveles ourons dou Chatel Orgoulus?
 — Par Maünmot, baus sire, ne t'an dirai nus proz.
 « Perdu as Escorfan, le fiz de ta serour,
 « Et Fernagu ton fiz, le ardi poig[n]aour ;
 « Morz est et detrenchiez à dol et à dolour
 « Manprial de Surie et ses hommes trestoz,
 « Et ton chatel conquis et tolue t'enour,
 « Maugalie, ta file, à la froche colour.
 — Diva! qui ai ce fait? di lou moi à estros.
 — Par Maonmot, biau sire, .II. François orguelous
 « Que li rois ai mandez por conquere t'enor.
 « .I. jovancel i ai qui à mervoile est prouz ;
 « Fernagu, vostre fiz, vos ai mort à delour.
 « Ancor an ai à gart qu'i conquist an l'estour. »
 Quant l'entant l'amiraus, tote an pert la quelour ;
 Paumez chéi à terre, qu'i n'ot point de vigour,
 Quant l'en corent drecier .IIII. rois poignaor.

« AMIRAUS, sire rois, dient li Sarazins,
 « Amiraus, riche rois, por coi t'esmaies si
 « Por .I. recet mauvais que François ont sesis?
 « Or irons an lor terre, si lor en todruys .M.

— Barons, dit l'amiraus, mout par avez bien dit.

« Or ferai don mes homes ajoter et venir

« Et mon ariere banc que je aurai tresmiz. »

Si vos lairons ester de l'amiraul Persi,

Si dirons dou roi Flore, de lui et de ses fiz,

Com il vint le chatel raviner et saisir.

Floovans vet encontre, braz et braz se sont pris,

Et puis se sont asis desuis un paile bis.

— Amis, ce dit li rois, commant vos estet il ?

— Mult bien, la merci Deu, Floovans respondi.

« Onques n'i ot essaut, ne trait, ne lancéiz;

« Por force et por prouoce fut ce chestais conquis :

« Melle pelle i entrames avec les Sarazins.

« Mout est granz li avoires que nos avons conquis;

« Or le prenez, bau sire, tot à vostre devis,

« Et si le departez à vos et à vos fiz,

« A moi et à ces autres qui l'avons desservi.

— Barons, dit li rois Flores, prouz estes et jantis;

« De ma terre vos doins tan com vodroz tenir;

« Si vos donrai ma file, Florete au cler vis.

— Sire, dit Floovans, de Due .v^c. merci.

EN sus de ce chatel, la traitie d'un arc,

Ot planté .i. vergier que l'on apale gart,

Anvirens clous à murs; lai moient lor eschac.

Floovans et Urbans jantement le depart;

Onques n'ann i ot nus qui mult ne s'an loast.

Maugalie est aus estres, la file l'amiraur,

Aveques le Florote, file le roi d'Ausai.

Maugalie fut fiere qui premiere parlai:

« Car plaüst à Maon, qui le segle estora,

« Ce soudoiiers de France qui prouz est et loiaus,

« Qu'i m'eût prisse à famme, à moilier principel.

« Si me tenist mes peres, li riches amiraus,

« Plus me donroit de terre Romenie ne vaut.
— Dame, ce dit Florete, vos avez trop grant chaut.
« Il est droiz à paien, quant sa fanme prise ai,
« Que il la tene tant que ele anprenerai;
« Puis an panrai il .III. ainçois que li anz part.
« Daaz ait Maonmoz ne qui jai le croirai;
« La loi de Maonmot la nostre ne vaudrai. »
Quant l'antant Maugalie, durement la pesai :
— Por ma foi, damoiselle, moult sont vilains vos gas.
« N'ai pas ancor .I. mois, vos parlates tot d'aul :
« Je vos vi à la court mon pere l'amiraur
« A .C. et [à] .L. trestote comunaul,
« Chacuns por .I. denier, comme fanme venaul.
— Dame, ce dit Florote, vos me dites grant maul;
« Por riens que m'aiez dit ne sarai moins loiaus.
« Se Sarrazins me pristrent, onc n'orent an moi par[t];
« Il me tindrent .III. jors, eschapai lor au quart.
« Fernagu, vostre frere, por fou me achetai,
« Ge le vis mort giter por lou cop d'un vasail;
« Vostre druc vis ocire, Escorfan de Baudas;
« Or volés celui panre qui ocis les vos ai !
« Si ferîés vos .XXX., si fust qui vos donast.
« Dahez ait qui vos croit ne qui jai vos crorai. »
Formant se contralient a deçai et delai;
Jai venisent ansamble quan l'on les desservrai.
Li rois Flore d'Ausai Floovant apelai :
« Gardez moi ce chatel, tan que je vene çai,
« Puis vos donrai ma file, que jai ne demorai.
— Sire, dit Floovans, isi com vos plairai. »
Or s'an vai li rois Flores, son eschac anmenai,
Et sa file la belle, et ses fiz les boisaiz.
Damedex les confunde, qui lou monde estorai !
Puis murent à Flovant tel doel et si grant mal
Isi com vos orez, se la chançon ne faut.

MAUDARANS et Maudaires sont glotons et mavaïs;
 Braz et braz se sont pris, à une par sont traiz.
 « Frere, dit Maudaranz, une riens te dirai:
 « N'ein pas ce soudoier, mas togor le errai.
 « Larges est de doner et varsal et cortois;
 « Tuit nostre home le servent, li bons et li mauvais:
 « S'il prant nostre serour, chaüz sumes à fais.
 « Aulons à l'amiraur, batison li tel plait
 « Qu'an sa chartre le giet, puis n'ann itrai jamais.
 — Frere, ce dit Maudoire, ja ne vos an faudrai;
 « Se puis ma serour pandre, anz en .i. feu l'ardrai,
 « Et Richier et Urbam au vain ancroerai. »
 Seignor, or escoutez, faites paiz si oez:
 Si faite traïsom ne fut ne jemais n'iert,
 Ne mas fors de Judas qui ann ot son loier,
 Qui Damedeu vandi por son maul anconbrier.
 Mauderanz et Maudaires sont cuvers losoigier;
 Au serain de la lune pristrent au chevachier,
 Avec aus n'anmenerent fors que .ii. escuiers,
 Et sont venuz à Basme ainz que li soroz liet.
 Lai trovai l'amiral Galienz le vis fier,
 Où fait s'ost asanbler de la jant l'aversier;
 Nuns n'an sait aconter les çanz ne les miliers.
 Mauderanz et ses freres li sont venuz à piez,
 Le souler et la chauce li a estroit baisié.
 L'amiraux lor demande: « Qui estes, chevalier?
 — Sire, dit Maudaranz, ne lou vos quier noier:
 « Fiz sumes le roi Flore, qui se fit batisier;
 « Nostre peres est déaubles, ne povons avoier,
 « Ainz ai mandé an France .ii. nova[u]s soudoiers.
 « Il i ai .i. cuvert qui tant por se fait fiers
 « Fernagu vostre fiz vos ocit avant ier,
 « S'ai conquise ta file, Maugalie au vis fier.
 « Il ne la doinea panre à pres ne à moilier,

« Ainzsois la vot doner à .I. son escuier.
« N'an vosimes le plait graer ne outroier ;
« A Moom nostre deu nos venos avoier.
— Barons, dit l'amirauz, moult faites à prisier ;
« Ne perdras de vo terres vaillesant .I. donier,
« Aiz aurez de la moie .XV. chatais an fier. »
L'amirauz en apale Pinar le desfaé :
« Faite moi Maonmot devant moi apporter. »
Et cil li respondirent : « Si com vos commandez. »
Desuis .IIII. colomes le firent amener.
Li vilains fut moult gros et parfons et cairé ;
De plus fin or d'Esrabe fut forgiez et fondez,
Comme dame an gecine fut bien ancortinez ;
Ausi li lut la teste comme cierge ambrasez.
Maudaranz et Maudoires li sont à piez aulez.
« Aïl Maonmot sire, ja estes vos si ber
« Jai ne porai [sans vos] gresilier ne vanter ;
« Nos ne povons garir san la vostre bonté.
« Dou roi Flore no pere venons à vos parler,
« Dou barnaige de France venons à vos parler. »
.I. grant baton à or li ai ou poi boté.
.M. Sarazins s'an lievent, qui tuit li ont crié :
« Aïl Maonmot sire, ce droit lor recevez ;
« En vostre merci sont, quant pandre le vorez.
Lai ot .I. Sarazin qui ot non Jacobé,
Tot vaz et tot chenu, car .C. anz ot passez.
De la loi Maonmont fut si argumantez
Et si sout des estoiles et dou cours de la mer,
Si lor trait les sarmons à granz festes annez
De la loi Maonmot et d'Apolin lor dé,
Si com il vint an terre por lou pouple sauver.
« Barons, dit li cuvers, à moi ann antandez :
« Maonmoz nostre sire est mult gantz et bers ;
« Ce droit que vos li faites an respit li metez

« De ci que [à] .III. mois que il soit porpansez ;
 « Se povez bien servir, jai n'iert dou droit parler.
 « Il vos manrai an Frace por si ruste firté
 « Soz le pont de Monmartre vos ferai panre ostel ;
 « Maudaranz serai rois, et fors rois coronez. »
 Et respont li cüers : « De folie parlez ;
 « Se mes sire me baile .IIII^e. ferarmez,
 « Ja ne sera ainçois demen li soirs pasez
 « Qu' ou Chatel Avenant li ferai pa[n]re ostel :
 « Les François li randrai qui moient tel fierté.
 — Barons, dit l'amiraus, vos an auré asez. »

OR escoutez, seignour, s'oez de Mauderam,
 De Maudoire son frere, et fiz le roi Floram :
 L'amiraus lor bailai .IIII. mile Persamz ;
 Tote nuit ont erré à la lune lusant,
 Et vindrent au chatel ainzsois l'aube aparant,
 Et i vindrent lor homes en .i. petit pendant.
 Maudaranz et Maudoire s'en sont aulez avant,
 Et dient au portier .IIII. moz an rom[an] :
 « Portiers, ouvre la porte, lai nos antrer léanz. »
 Li portiers [fit que sages], si vit l'anboichemant
 Des auberz et des elmes et des chevaus coranz.
 Li portiers lor respont, qui n'estoit pas anfant :
 « Glotons, estez arieres, n'i antreroz noiant. »
 Quant l'entendi Maudoire, à po ne pert le sam :
 « Ovre, cuvers, la porte ; ja sui je Maudaranz,
 « Et mes freres Maudoires, et fiz le roi Floram :
 « Au soudoiers de France volons parler léanz.
 « Dès hui matin à l'aube avons exploitié tant,
 « Demain irons à Basme movoir tornoiemant ;
 « Se paiens s'an isoient, mout nos sanbleroit gant. »
 Li portiers fit que fous, qui les laisse antrer anz ;
 Il i perdi la teste, n'i out de mort garant.

Maudaranz li copai à l'espée trainchant ;
La teste an fit voler sor le pont metenant.

Li portiers fit que fous qui lor ovri la porte ;
Il i perdi la teste enz qu'elle fut reclose.
Entrez sunt anz por force antre lui et Maudoire ;
De l'oste Floovant et à Richier, qui dorment,
A force , à poesté ont prisies les portes ;
Sore lor sunt coruz à mervoilouse force,
Et pristrent Floovant, qui ne lor pout estordre ;
Les poinz li ont liez estroit à une corde.

DE l'oste Floovant ont les portes prisiez ;
Sore li sont coruz plux de .iiii. miliers,
Floovant ont saisi, corocous et irez,
A fors cordes li ont les poiz estroit liez.
Richiers jut d'autre part en .i. lit antailié ;
Quant vit son seignor panre, mout an fut corociez :
Il a pris une lance qui gisoit à son chief,
Firt .i. roi sarazin qui li est apruchiez
Que tot l'ai porfandu entreci qu'el braier,
Puis an ocit .i. autre qui mult fu foz et fiers.
Richiers vit la grant presse des cuvers renoiez ;
Il ai sasi Joouse qui estoit à son chief,
Lors est veñuz au murs, si s'est aval glaciez :
Cele nuit s'anboichai à la lune et au ciel.

RICHIER s'est anboichiés en .i. brulet foilu.
Maudaranz et Maudaires et li rois Mauqueruz
Le fiz le roi de France leverent sur .i. mul ;
Les piez li ont liez et les mains por desuis.
Quant il ont Maugalie, onc tel joie ne fut.
Or chevauchent paiens, à qui jai Dex n'aüt,
S'anmoient Floovant, dolant et irascu.

Des larmes de ses iauz l'ermine qu'ot vestu
 An est trestoz moilies et li biaux desuis.
 Tandremant vai plorant et sopire menu :
 « Par Deu, baus sire peres, tor an avez éu ;
 « Jemais ne me vauras, se Dex ne fait vertuz.
 « E! Richiers, jantis bers, fiz Joceram le duc,
 « Jemais por vostre cors ne sàira secoruz. »
 Tant chevauchent paiens qu'à Bame sunt venuz.
 Sor l'erbe qui fut verz sont à pié desçanduz,
 Et tindrent Floovant por l'ermin qu'ot vestu ;
 Por les degrez de mabre sont ou palais venuz.

MAUDARANZ et Maudoures, li cuvers l'osoiengiers,
 Por les degrez de mabre monterent ou plainchié.
 Et trovent de Persie l'amiraul Galien :
 « Amirus de Persie, or soies baus et liez ;
 « Le François te randons qu'es[t] tant outrequidiez.
 « Ber, car an fait jotise, si li cope le chief. »
 Quant l'amirus l'entant, onques ne fut si liez ;
 Ses mains an a tandues contramont vers le ciel :
 « Ah! Maonmot sire, mout par iestes prisiez. »
 De ses homes apale li cuers renoiez :
 « Faites moi unes forches desor ce pui drecier,
 « Si pandrons ce François, quant nos arons mengié. »
 Quant l'antant Maugalie, si l'an prist grant pitié ;
 Au Chatel Avenant li ot il ja mestier :
 « Amirus de Persie, car te lais conselier ;
 « Deci à .xv. diz .i. respit lor donez,
 « Qu'aurez mandez vos homes, vostre ariere ban fier,
 « Puis an feroiz jotise, voiant .m. chevalier.
 — File, dit l'amirus, mout faites à prisier ;
 « Tout ce que vos me dites doi je bien outroier. »
 Anz ou fonz de la chartre lai le fait trabuchier.
 Boz i ai et calovres, don est mout esmaiez ;

Sore li sont coruz comme chiens anraigiez ;
Il ne remansit mie que il ne fut mengiez ;
Mas li bers s'i desfait à .i. picon d'acier
Que Sarazins i orent oblié et laisié.
Laisons de Floovant, qui n'ai pas le cors lié,
Si dirons de Richier commant ai exploitié.
Tote nuit a jéu en .i. brulot foilié,
Deci à l'andemain que il dut esclarier,
Que li bers se redroce, qui le cour ot iré
De ce que Maudaranz les ot si anginez,
De Floovant, son maitre, qui à mort est jugiez.
Pres vai qu'i ne s'ocit de doel et de pitié ;
Ses poinz vai detordanz li gantiz chevalier.

TOTE nuit just Richiers enz ou bois verdéant,
Vit le chatel ardoir et le palais plus grant ;
Uns et uns reversa toz les morz por les chans,
Savoir se il trovat son seignour Floovant.
Quant il ne pout trover, moult por an fut dolanz.
Antre les autres trove dan Urban l'Aulemant,
Navré pormi le cors de .i. espiez troichant.
Quant Richiers l'ai véu, moult por an fu dolanz ;
Demande li nouvelles de l'anfant Floovant.
« Paiens l'an ont mené », ce li ai dit Urbans.
Adonc s'est estanduz, l'arme s'an part atant.
A Damedeu dou ciel, tou roi omnipotant,
Ai commandée l'arme Richiers, qui moult es frans,
Puis an vint à Biaufort, ainçois tierce sonant.
Li rois estoit montez sor .i. mulet anblant,
Si auloit oïr messe au moustier sain Vinçant.
Lors s'estoit regardez tot contravaul .i. chan,
Et vit venir Richier, corçoüs et dolant,
En chemise et an braies, s'espée paumoiant.
Quant li rois l'ai véu, ancontre vai errant ;

Si li ai demandé com li est covenant.

« Sire, ce dit Richiers, certes mauvaisement.

« Tu fil nos ont traï, li glotons soduanz,

« Qui ont ars ton chatel et ocise tan gant,

« Et Sarazins anmoient mon seignor Floovant. »

Quant l'antandi [li] rois, à poi d'ire ne fant;

.IIII. foiz se paumai desus le mul anblant :

Ja fut chéuz à terre, se ne furent sa gant.

QUANT entandi li rois de ses fiz les déaubles,
Qui ont ars son chatel et ocis son barnaige :

« Ahi! cuvers, fait il, por coi onc le pansates?

« A Damedeu m'an plain et au baron Saint Jaque,

« Et à toz les sainz Deu, qui jotise m'an facent.»

Onques mais ne dit chose qui plux fut veritauble;

Car puis lors ann avint une honte si maule

Comme vos m'orez dire, se la chançons dure auques.

Li diaus fut an la vile mirabiles et pesmes;

Mas desor touz les autres le moine la pucele.

Où que el vit Richier, doucement l'an apale :

« Commant vos est, fait elle, chevalier debonaires?

« Est dons pris Floovans à la color novele,

« Le moilour chevalier qui onc montast an sale?

— Dame, ce dit Richiers, il ne poust or aul estre.

« Ce nos ont fait vos freres, li glotons deputaires,

« Qui toz nos ont vanduz à l'amiraul de Perse;

« Mas, por icel apostre que pelerins requierent,

« Entreci à .i. mois an cui pandre les testes.

— Richiers, dit la pucele, ausint an puis[t] il estre.»

Avec lui l'anmenai en .i. celier sor terre,

Et puis l'ai revestu d'un paile de Bisterne.

La pucele li done .i. aubert et .i. aielme

Et .i. escu mout bon dom à or sont les serres,

Et Joieuse s'espée, une nouvelle aberge,
 .I. cheval li donai et une nove sale.
 Richiers en merciai la cortoise pucelle;
 Quant il fut adobez, lors vosit il bien estre
 Lai où Floovans ert, à la colour novale.

Li rois fut an la vile, qui moult estoit irez.
 Et ces qui mains an funt l'orent plus tot laisié;
 Il ont lavé lor mains, asis sont au maingier;
 Mas li rois ne mengast por les manbres trenchier,
 Ne Richiers li gantis n'i vot oncques tochier,
 Ainz fit faire son lit, si s'est aulez couchier.
 Mas il n'i dormit mie por les manbres trainchier,
 Ainçois plore et regrate son seignour droiturier:
 « Ahi! tant mar i futes, nobiles chevalier!
 « Or ann irai an France, coroçous et iriez,
 « .I. pel an sus mon col com autres pautoniers.
 « Encontre moi vanront duc et conte et princiers,
 « Ces dames, ces pucelles et ces gantis moilliers;
 « Moïmes l'anpareres o le viaire fier
 « Demanderai nouvelles de son fil qu'i ai chier.
 « Las! que porai je dire an quel liu l'ai laisié?
 « Je ne sarai créuz que ne l'aie boisié;
 « Mas, por icel apostre que Dex ai formant chier,
 « Ainz me lairai ferir .xv. cous anz ou chief,
 « Que Floovant ne truisse, mon seignour droiturier. »
 Richiers se lieve et chauce, Dex le pout consoillier!
 Il ai vestu l'aubert et ai l'erme lacié,
 Puis ai cinte l'espée au poin d'or antailié,
 A son col son escu, puis ai pris le congié,
 Et isi de la vile quant il fu anutiez;
 Onques Dex ne fit home à cui préit congié.
 A l'isir de la vile panse de chevauchier;
 Il entrai en .I. bois aut et grant et plénier.

A l'issue dou bois trovai .i. chevalier
Qui fut fiz Emelon, qui dux fut de Baviens,
Que Sarazins avoient de sa terre chacié.
Levez estoit matin por soi esbelaiier;
.XV. lieues plenieres avoit le bois cerchié,
Que n'i fuses remès Sarazins ne paiens.
Esgarde devant soi, si vit venir Richier;
Plus tot que il onques pout est montez ou destrier;
Et broiche le chevaul, et vai ferir Richier.
Quant Richiers l'ai véu ne l'ai pas resoinié;
Se l'uns fut orgoulous, et li autres plus fiers:
Li uns ne doignai l'autre parler ne acoitier.
Grantz cous se sont donez es escuz de cartiers;
Totes ploines lor lances se sont jus trabuchiez,
Puis traient les espées au poin d'our antailié;
Granz cous se sont donez sor les hiaumes vergiez.
Onc por néant ne vis tel estour commancier
Com ce dui baron funt sor les elmes vergiez.
Richiers ai trait Joieuse, morz est cui il an fiert;
Il atient le versaul sor son elme vergié,
Que tot l'ai porfandui jusque au nou dou braier.
Richiers estort son coup, si l'ai mort trabuchié.
Quant celui ot ocis, mervoiles an fut liez,
Car il cudoit qu'i fut des paiens renoiez.
Elas! si mar l'ai fait, tant ai maul exploitié
Se Damedex n'an panse por la sue pitié,
Onques mais ne fit chose don tant fut corociez.
Il laisai lou chemin, si se tint au santier;
Dusque au chatel lou pere à cest mort chevalier
Ne cesse ne ne fine, si est venuz Richiers.
Desoz .i. pin follu, por desus .i. lorier,
Est Richiers desçanduz, qui mult fit à prisier.
Li dux fut peres au mort Emelon de Baviens;
Venuz est por desdure o .xxx. chevaliers:

Bien sont vestuz d'ermes, de biaux antailiez,
Portent oitours de mue, faucons et espriviers;
Sor l'eve de Ienor vindrent esbelaiier.
A icelle parole i est venuz Richiers;
Trestouz les saluai, que bien fut ansaigniez :
« Cil Damedex de gloire qui est laisus ou ciel
« Vos gart trestoz ansamble, nobles chevalier !
« Ne sai qui est li sires, ne vos an melvoilies,
« Car onques ne lou vis jor que je soie vis;
« Mas Dex vos saut trestouz, et lui trestout premiers.
« Je suis .i. chaitis hons, dolanz et corociez,
« Qui son seignour vai querre an estrange renier,
« Que an sa prison tient l'amiriaux Galiiens;
« Herbergiez moi, biaux sire, por Deu le droiturier.
« Pormi ceste forest ai .ii. jors chevauchié;
« De fourre ne d'avoine ne meingai mes destrés. »
Emelons le regarde, lou vit bel chevalier,
Belemant li a dit : « Versaul, aulez à pié.
« Por l'amour Damedeu sarois vos abergiez;
« Deci que à demain ne perdras .i. denier. »
Son marechau demoine apale le plus chier,
Et li ai commandé : « Vai, si pran ce destrier;
« Dou fain et de l'avoine ait asez à mengier,
« Et me moine laisus le cors dou chevalier.
« Mon mantel li aporte lou muedre et le plus chier,
« Et si garde très bien que asez ait à mengier;
« Comme mon cors mémes bien le me conraez. »
Et il li respondi : « Sire, moult velontiers. »
Li marechaus anmoine le bon corant destrié.
Li chanbellanz aporte .i. garnement mout chier,
Et grant mantel d'ermine pandi au coul Richier,
Et puis l'an a mené ou grant palais plénier,
Et li ai doné l'eve, si l'asiet au diner;
Asez ot venoison et claré et vin viez.

Li senechaus moïmes li ai devant treinchîé.
 Elas! mar i mengai, de maule heure ici siet,
 Se Damedex n'an panse por la sue pitié.
 Onques mais ne fit chose don tant se repantier,
 Ne don fût tant marriz à nul jors desol ciel.

RICHIERs fut ou palais, au mengier fut essis;
 Asez ot à mengié et claré et viez vin.
 Il ne demorai gaires que .i. escuiers vint
 Qui portoi son seignor que Richiers ot ocis.
 La noise est améue por trestot le païs;
 Mult por est granz li daus quant Emelons le vit.
 .IIII. foiz se paumai sor le coul de son fiz,
 Plus li ai demandé : « Escuiers, qui l'ocit ?
 — A la moie foi, sire, .i. damoisiaus de pris.
 « Qui mout est de ses armes coraigous et ardiz;
 « Mes sires si ot tort, qui premiers l'anvaï.
 — Sire, dient si ome, por ma foi, ce est cil
 « Qui laïsus au mengier est ou palais asis.
 « Ber, car an fai jotise, si li cope le chief. »
 Quant l'antant Emelons, le san cude marrir.
 Si chevalier se corent à lor osté garnir;
 En la saule s'an vindrent coroçous et marris,
 Lai où Richiers estoit à son mengier essis.
 Il l'aüssent ja mort, detrainchié et ocis,
 Quant Emelons an gure le cors de sain Denis
 Mar i serai tochiez li chevalier de pris.
 Por mautalant en monte toz les degrez mabrins,
 Et prist dou senechau lou coutail que il tint;
 Talant ot en son cor que Richier en ferit.
 Emelons fut proudons, son mautalant retint;
 Après se porpansai li nobiles marchis
 Qu'il ne l'ocirai mie, car il serai honis.
 Très pordevant Richier feri le macelin;

Desus Richier an volent les esclaces dou vim.

« Versaus, dit Emelons, maulemant m'as baili ;

« De dooz anfanz en terre n'avoie c'on chers fiz :

« Celui m'as por orgueil detrenchié et ocis.

« Je te ferai encui toz les manbres tolr. »

Quant l'entandi Richiers, toz li sanz li fremit ;

Il laissai le mengier de paour que le fit.

RICHIERs vit Emelons, le bon duc, devant soi,

Por l'amor son anfant corçoûz et destroit ;

Paour ot dou coutel que li versauz tenoit,

Que il ne l'an ferast et ociait tot froit.

Richiers sesi Joieuse, qui gisoit joste soi,

Puis jont andous les piez, si tressaï li rois.

« Versauz, ce dit Richiers, por la foi que vos doi,

« N'iert mais legiers li pandres ne l'ocires de moi.

« Por la foi que vos doi, ja ne vos mantirai :

« Je erroie hui matim pormi ce brueroi ;

« .I. chevalier trovai de mout très grant boufoi ;

« Vers moi s'an vint poignant, à mout riche conroi,

« Si par fut orguelous ne vot parler à moi,

« .I. grant cop me donai sor mon escu à droit,

« Et je referi lui, çou saichiez, demenois.

« Saicheiz se je l'ai mort ce fut por mon desfoi,

« Car trestot autresi refêit il de moi.

« Saichiez que il n'ai home, conte, ne duc ne roi

« Miauz n'amase avoir mort que il éût mort moi.

« Mas faites une chose, si feroiz que cortois ;

« Por plus prou vos tanront chevalier et borgois :

« Or me randez mes armes et trestot mon conroi,

« Si venez lai defors conbatre ancontre moi.

« Se pouz vengier ton fiz don tu as le cor noir,

« N'an doiz estre blamez an court, à duc ne roi.

— Varsaz, dit Emelons, ja mar an parleroiz ;

Floovant.

« Ainz vos toudrai la teste, ne porai remenoir.
— Sire, ce dit Richiers, mout granz pechiez saroit;
« En aucune saison demandé vos saroit.
« Her soir me habergastes, por l'amours Deu le voir,
« Trestot aséurestes mon cors et mon avoir;
« Certes, j'ocis ton fil trestot sors mon desfoi :
« Se je ne l'océise, il m'océit, ce croi.
« Pres suis que me desfande vers ton cors orandroit,
« Que ton fiz m'essaili premiers por son desroi. »
Quant Emelons l'antant, ne sat que dire doit,
Puis apelle Richier, com ja oïr poroiz :
« Versauz, dit Emelons, te tandraz tu à droit ?
— Oïl, ce dit Richiers, por la foi que vos doi. »
Il li ai afé et bien plevi por foi,
Et Emelons ai lui, sanz nul autre desroi ;
Par tans iert la bataille, ne porai remenoir.
Dex aït à Richier, car Emelons ai droit.
Ses armes li ai fait apporter devant soi ;
Son chevaul li ameinent, qui pas mengié n'avoit
S'avoine ne son foin qu'aporté li avoit.
Quant Richiers l'ai véu, mout joianz an estoit.

EMELONS prist Richier le prouz et le loiaul ;
Por les degrez de mabre l'anmoine contravaul
Desoz les oliviers où ses homes laisai.
Sore li sont coruz de plus de .XIII. parz ;
Il l'éusent ja mort, s' Emelons lor laisai,
Mas Emelons an jure le cors Saint Liemart :
« Mar i serai tochiez li nobiles versauz ;
« Car il se vôt desfandre as armes, à chevaul ,
« Que desuis son desfoi mon anfant tué ai :
« Ja aurai la bataille, que point ne demorai. »
Emelons s'adobai, lou auber andossai ,
Puis cint Troinchesoué, une espée qu'il ai ;

A son coul son escu, .i. espié anpoignai.
 Emelons fut proudons, montez est ou cheval;
 S'à Richier vet joter, ja ne s'aloerai :
 Des granz cous de Joouse ancui sa part aurai.

DE ce fit Emelons que chevaliers vailanz
 Que randi à Richier trestoz ses garnemanz;
 Li bers s'an adobai tot et inelemant.
 Quant la sale fut mise, si monte an l'auferrant,
 Puis isi de la ville à esperons broichant,
 Et Emelons le suit à esperons broichant,
 Que il crient que Richiers ne s'an aulast fuant;
 • Mas por néant le panse, Richiers n'an ai talant.

RICHIER point le cheval parmi le brueroi,
 Et chosi Emelon, lou bon duc, devant soi;
 Damedeu reclamai où il fiance avoit :
 « Ci voi .i. chevalier, mout fier, à grant desroi.
 « Por son fiz que j'ocis l'autrier, ce poise moi :
 « Se vient à moi combatre et ocire me doit.
 « Bien sai que je ai tort, certes, et il ai droit.
 « Or pri je à celui qui fu mis en la croiz
 « Que mon cors me desfande de honte et d'enoï,
 « Qe Floovant mon sire puisse ancores ravoir.
 « S'a lui me combatoie, grant folie saroit.
 « Or ferai une chose don ferai que cortois;
 « Por plus prouz m'an tanront chevalier et borgois :
 « Crierai li merci por amours Deu le voir,
 « Por l'arme de son fiz, dont-ill ai le cour noir,
 « Que ci[s] sires ait l'arme, qui sor nos ai povoir;
 « Et se plux truis an lu ne orguil ne bofoi,
 « De m'espée Joieuse tex .iii. cous li donrois
 « Que plux n'aurai talant de combatre envers moi;
 « Jemaïs n'aurai mestier à nul jor desor ciel.»

Este vos Emelom, vers Richier apoignoit.

« Versaus, dit Emelons, prouz estes et cortois,

« Tu ne doignas foïr por autre ne por moi;

« Torne çai cel escu, si te combat à moi :

« Dès or te rons tes trives, je nes quier plus avoir.

— Sire, ce dit Richiers, granz folie saroit ;

« Mas fates une chose, si feroiz que cortois :

« Se je ai ton fiz mor, certes, çou poise moi ;

« Pordone moi sa mort, por amors Dex lou voir,

« Que merci ait de l'arme Jesus li verais rois.

— Versaus, dit Emelons, ja mar an parleroiz ;

« Sachez je nou feroie por nule riens qui soit.

« Je vos todrai la teste, ne porai remenoir,

« Por la mort de mo fiz c'ocias l'autre soir :

« Orendroit te deffi de mon espié Torcois. »

Lors broiche le cheval des esperons Torcois,

Et Richiers contre lui, quam priere n'i voit.

Granz cous se vont doner es escuz de cartier,

Desoz les bocles d'or font les targes paroir ;

Damedex les gari por la sue pité,

Que lor cors n'ont maumis des bons espiez Torcois.

Mult sont bons chevalier quant n'an perdent conroi.

Puis traient les espées au branz Sarazenois ;

Vont s'an antreferir sor les elmes Grezois

Que escuz ne aubers ne lor vailent .i. pois :

Lou sanc pormi les mailles des aubers de .ii. ploiz

Font choioir à la terre, qui des cors decoroit.

Mout fut granz la bataille des chevaliers adroiz ;

Onques mais por .ii. homes ne fut tele por voir.

Dex aït à Richier, car Emelons ai droit,

Que s'Emelon ocit, ne porai remenoir

Que il ne soit detrainchiez ileques demenois ;

Et s'Emelons l'ocit, jemaïs plus n'an saroit,

Ne jemaïs Floovans de la chartre n'itroit.

RICHIERS ai trait Joieuse, qui est d'or antaille,
Si feri Emelon sor l'elme de Pavie,
Que le co[r]cle li trenche rés à rés de l'oïe.
La char li a trenchie une grande partie;
Li sans saut por les mailles an plus de .vii. parties.
Quant Richiers vit le sanc de chevalier nobiles,
Emelon an apale, formant merci li crie :
« Hé! Emelons, f[r]anc dux, por Deu le fiz Marie,
« Merci, frans chevaliers! ne te laissez ocire.
« Ancor te ran m'espée, qui bien vaut .v^c. livres;
« Bien me pouz, se tu viauz, detrainchier et ocire. »
Mas por néant li ofre, car il nou ferai mie.
Quant Emelons l'antant, si plore et sopire;
Après cele parole ne li set il que dire.

« VERSAZ, dit Emelons, proz estes et jantis;
« La vostre grant prouece ai mon orguel conquis.
« Por l'amours Damedeu, qui en la crois fut mis,
« Vos pordons je la mort à mon chier fiz, amis.
— Sire, ce dit Richiers, Dex lou vos puet merir. »
Le pié li vout baisier, quant Emelons le tint.

DE ce fit Emelons que chevalier nobiles,
Qui pordonai Richier son mautalant et s'ire,
Et li bers l'an randi puis isi bel merite
Qu'il le gari de mort et li tansai sa vie,
Et li randi sa terre et trestot son anpire.
A Deu se commanderent, quant il se depa[r]tirent,
Et Richiers s'an tornai, li chevaliers nobiles.

RICHIERS s'an est tornez, sa voie ai acolie;
Pause vauz et montenes, mentes landes ramies,
Entreci que à Baume ne cesse ne ne fine.
Il chosit des paiens les granz habergeries;

Chacuns en lor latins et braient et glatisent.
Et quant les vit Richiers, à pou n'araige d'ire;
Damedeu reclamai, le fiz sainte Mairie :
« Glorious sire peres, qui de virge naquites,
« Ici voi Sarazins qui ne vos aiment mie,
« Maudaranz et Maudoire, cui Damedex maudie,
« Qui mon seignour traïrent par mout grant felenie;
« Dé, consantez, biau sire, que voingance ansoit prise.»
A pié est desçanduz par desor .i. olive.
Une fontene en ist qui est clere et serie;
Lai a une herbe prise que li donai .i. mires,
Si en a oïnt son cors, son vis et sa poitrine :
Plus ot noire la char que poiz qui est bolie.
Or porai bien auler antre gant paanie
Et parler ce langaige dont bien sait la maitrie;
Maudaranz ne Maudoire ne lo quenoïtront mie.
Pase trex et aucubes, que sa rene ne tire,
Et trovai l'amiraul; o lui de son anpire
Il ot en sa compaigne rois paiens plux de .xv :
Maudaranz et Maudaires de nés d'or le servirent;
Le vin li aportirent, por richoce le firent.
Richiers les saluai à la loi paanie :
« Maons et Taveranz et Apoli li riches
« Saut et gart l'amiraus, lu et sa compaignie ! »
L'amiraus li respont : « Maon te benéi e !
« Qui es tu, biaux amis ? ne me le celer mie.
— Sire, ce dit Richiers, se Mahons me garise,
« Je suis fiz Josué, .i. roi de Tabarie.
« Sus mer me deportoie por ma chivalerie;
« Marchaanz me passerent, an lor né m'acuilirent,
« Menerent moi por vandre droit au port de Surie :
« Lai m'achetai .i. rois de France la garnie.
« Crestiens me vout faire et pandre bastitire;
« Tant amai Mahonmot que ne pout sofrir mie,

« Ainz me laisase toz detrenchier et ocire.
« Et quant ce vit li rois que ne croiroie mie
« An lor loi crestiene qu'il oorent et prient,
« Adonc me fit geter en sa chartre perrine.
« Maont reclamai tant qu'i m'an mit à delivre.
« Or m'en revoel auler ou réaume de Grice;
« Mas j'a oï parler de vo chivaleries :
« Se vos aulez an France, je manrai vostre anpire. »
Et respondent paiens : « Bien ai sa raison dite.
— Voire, dit l'amiraus, fiz est de ma cusine,
« Maugalie la gante, fame le roi de Grece;
« Qui ne le servirai, de m'amours n'aurai mie. »
Atant li sont coruz et li povre et li riches;
Jai l'éusint baisié quant Richiers lor escrie :
« Seignour, franz Sarazins, ne me baisiez vos mie;
« Mahom et Tavergan an ai ma foi plevie
« Que ne baiseraï home, ne parant, ne cosine,
« Ainz aurai morz François de m'espée forbie.
— Cosins, dit l'amiraus, onques mais tel n'oïtes;
« J'en ai .i. an prison em ma chartre parine.
« Demain lou devons faire detreinchier et ocire;
« Tu i fauras premiers, si ert ta foi plevie.
— Sire, ce dit Richiers, por Mahom, le me livre;
« Se je l'ai antre poinz, il tandrai maule vie. »

ET respont l'amiraus : « Com as t'u] non, cosins?
— Sire, ce dit Richiers, ne vos an quier mantir,
« L'en m'apale Maudras ou raigne de Persis. »
L'amiraus li respont : « Biau non avez, cosins. »
Richiers fut an la court mout amez et cheriz,
Prisiez et honorez antre les Sarazins.
Sure li sont coruz li granz et li petiz
Qui le voudrent baisier, mas Richiers lor ai dit
Que nus nou baiseraï si aurai Frans ociz.

« Cosins, dit l'amiraus, tu aurais ton devis.
 « Car je ai .i. François, pasé ait .xv. diz ;
 « Demen lou devons faire detrenchier et morir.
 — Sire, ce dit Richiers, fetes le moi venir ;
 « Se je l'ai antre poinz, il tandrai maule fin. »
 L'amiraus an apale le chartrier Malapris :
 « Montre li le François qui an la chartre git. »
 Et cil ai respondu : « Sire, à vostre plaisir. »

DROITEMANT à la chartre an sont venuz errant.
 Richiers remaint defors, li chartreniers entre anz,
 En sa main .i. batum qui moult estoit pesanz.
 Où qu'il vit Floovan, si l'en debat les flans,
 Le dos et la poitrine et dariés et devant ;
 Li bers huche et crie comme hons qui per le sanc.
 Cil ist fors de la chartre, Flovans remest plorant ;
 A Richier est venuz, si li dit an riant :
 « Oez de cest François : batu le vos ai tant
 « Jemais n'aurai mestier an trestot son vivant. »
 Quant l'antandi Richiers, à pou ne pert le sanc,
 Puis dit antre s[es] danz, que celi ne l'antant :
 « Fiz à putains, glotons, lechierres, maulcuidant,
 « Por l'amors de celui perdras tu jai le chief.»
 Il ai traite Joieuse de son senestre flanc ;
 Le païen en feri .i. grant cop meitenant
 Que tot l'ai porfandu dusque au nou du braier,
 Puis regarde sor destre, vit .i. desrubam fier,
 Une crote sor terre, que firent aversier ;
 Boz i a et calovres, tortues et sarpanz :
 Richiers a pris le cors, si le trabuchai anz.
 Or çovene de l'arme Mahon et Taverгам,
 Que li cors est venuz à mauvais jugement.

RICHIERS est devaulez toz les degrez mabris ;

Venuz est à la chartre lai où Floovam git.
 Floovans se regarde, si vit Richier venir;
 Plus ot noire la char que poiz qui est bolie.
 Quant le voit Floovans, tot li cors li fremie,
 Reclamai Damedeu qui an la croiz fut mis :
 « Ci voi .i. Sarazins si laidemant venir ;
 « Se cil me bat atant comme li autres fit,
 « Jemais n'aurai mestier jor que je soie vis. »
 Il gardai devant lui, vit .i. carel jesir ;
 A .ii. mains le leva, s'en vout Richier ferir,
 Quant il li escriai : « Que vez faire, chaitis ?
 « Estai ! je suis Richiers, tes bons charnés amis ,
 « Qui t'est venuz secore antre les Sarazins. »
 Quant l'antant Floovans, mult granz joie l'an prist ;
 De la joie qu'il ot fut trestoz esbaudiz.
 « Richiers, dit Floovans, qui t'ai donc si merci ?
 — Sire, dit ai Richiers, grant conroi an ai pris ;
 « J'ai dit à l'amiraul que je suis ses cosins.

— RICHIER, dit Floovans, gantiz hons, que ferai ?
 « Il est hui li tiers jours ne buis ne ne mengai ;
 « Miauz ameroie .i. pain que Orlens ne Canbrai.
 « Sarazins si me batent, je ne puis sofrir mais ;
 « A morir me covient por mesaise que trai.
 « Ancor me poise plus de m'espée que n'ai ;
 « Au Chatel Avenant la perdi, bien le sai.
 « Tu la me donas, belle file le roi d'Ausai ;
 « Las ! por coi l'ai perdue ? folemant la gardai.
 — Sire, ce dit Richiers, joste mon cousté l'ai ,
 « S'an ai mort le cuvert qui tant vos façoit lait. »
 Quant Floovans l'antant, si grant joie n'ot mais ;
 Toz li cors li revint des maus qu'il avoit traiz.

« SIRE, ce dit Richiers, il m'an covient auler ;

« Se paiens m'esperçoivent, bien nos poront griver.
« Saichîez s'i me voient ici à vos parler,
« Nos pordriens la teste sans point de demorer.
— Aulez, biaux douz amis, gardez ne m'obliez;
« Au plus tot que poroiz viande m'aportez :
« Mes cors mou s'esfloibie de çou qu'ai géuné.
— Sire, ce dit Richiers, aparmain an aurez,
« Se Dex me gar de maul de la gant que tant hé. »
Atant de lu se part, n'i ai plus demoré.

RICHIERs it de la chartre, les degrez montai sus.
Devant lui se regarde, ne fut pas esparduz,
Vit .i. esclin de fer qui au chartrenier fut;
A son pié lou peçoie li ons de grant vertuz,
Et de pain et de char i trova : bel li fut;
Son seignour en donai, qui le mestier en fut :
Dès or ot il grant joie, se il dou vin éut.
Pluis refermai la chartre qu'i ne fut percéuz;
Ses panz de son samit ai trestot deronpuz,
Puis an vint ou palais lai où l'amirauz fut;
Ja li ferai acroire que on l'ai bien batü.
Où qu'il vit l'amirauz, es piez li est chéuz.
L'amirauz li demande : « Com vos est avenuz ?
— Sire, ce dit Richiers, morz suis et confunduz.
« Amirauz, escoutez, Maonmez vos aiut,
« Car le François aviés à .i. cuvert randu :
« O tot lui s'an saoit pormi cel arc voltui;
« Por ce que je li dis qu'i saroit jai batuz,
« Et il me trestournerent à tinés et à fuz.
« Se ne fut Taver ganz, morz fuse et confunduz;
« La merci Mahonmet, bien m'an est avenuz.
« Le chartrenier ai mort et le Franc retenu;
« Enz ou fons de la chartre l'ai trabuchié lai jus.
« Je l'éuse tué, quan de vos m'esperçuz;

« Plus maul ne li féisse jusque à vos fut séuz. »
Quant l'amiraus l'antant, toz an fut esparduz;
Maon en hoera et la sue vertuz
Lou matin, par son l'aube, iert li François panduz :
« Séez vos ci, cousins, mes amis et mes druz. »

— SIRE, ce dit Richiers, ici[s] est nez de France;
« Quant vos cestu avez, li aventure est grande.
« Il fut fiz Escorfan, à .i. duc de Bretaigne;
« Ses peres pout mander .xx^m. homes as lances.
« Vos ne l'ocirez mie, se vos plait esparniace,
« Ainz l'anmanrois an France par vos fiere poissance.
« Ovec vos anmanroiz .c^m. homes as lances,
« Puis irons à Paris san nule demorance;
« Lai pandroiz le François, plus n'i aura atante.
— Cosins, dit l'amiraus, mout as bone créance.
« Au premier chief devant conquaurons nos Bretene,
« Les rivaiges de mer de ci an Aulemene.
« Cosins, dit l'amiraus, puis vos donrai ge France,
« Maugalée, ma file, à la bale sanblance;
« Se Mahonmoz consant por [sa] fiere poissance,
« Vos an ferez vos nocés à Loon, à la chanbre.
— Sire, ce dit Richiers, ceste aventure est grande;
« Icest dont pandra je, si vos plait esparniace. »
Puis dit antre ses danz, que paiens ne l'antandent :
« Isi t'aît hui Dex, li rois omnipotantes,
« Com tu ja seras rois nul jor de douce France.
« Ta file Maugalie, à la douce sanblance,
« Tel monte vos ferai, por le mien esciantre,
« Don vos morez trestut à m'espée qui taile. »
A icele parole est antrez an la chanbre
Parler à Maugalie, qui tote jor le mande.
Estes vos .xii. pers de la terre de France,
Les escharpes es cous, sor les muloz qui anblent.

Paiens les orent pris au pié d'une montaigne.
 Premiers parlai Pinel et Ganour d'Oriande :
 « Amiraus de Persie, ta joie recommance ;
 « Maom et Tavergan an doiz grant merci randre ,
 « Qui te mot an prison le barnaige de France.
 « Nos an avons tex .XII., por le mien esciantre ,
 « Li peres puet mander .XX^m. homes as lances. »
 Quant l'amiraus l'antan, si an ot joie grande :
 « Aï ! Maonmot sire, com avez grant poissance !
 « Ja me donez vos plux que je ne vos demande.

« AHI ! Mahonmot sire, com voz estes poisanz !
 « Jai me donez vos plux que je ne vos demant.
 « Metez moi ces François an la chartre léanz ;
 « Demain saront panduz, ja n'an auront garant. »
 A fuz et à tinés les anmoient batant ;
 Enz o fonz de la chartre les ont getez léanz.
 Quant Floovans les vit, mout s'an vai mervoilanz ;
 Il lor ai demandé, li chevalier vailanz :
 « Qui estes vos, seignour ? que querez vos céanz ?
 « Vos me sanblez François au parler lo roman.
 — Voire, por ma foi, sire ; que vos mantiriens ?
 « Cil ai an nom Antaume et li quens Joceranz,
 « Angeliers de Bordale, lou ardi combatant,
 « Et Anmarri de Chartres, et son frere Moran,
 « Escorfan de Bretagne, et Richart le Norman,
 « Et Forquerez de Troies, Bauduins li Flamanz,
 « Et li dux de Borgoigne, qui est riches menaz,
 « Et li quens de Saint Gile, où grant honour apant,
 « Et je suis li dozemes, qui ai non Guineman,
 « Qui tient Chatel Landon, Erupuis et le Manz ;
 « Dusque où Vaul Guion fait on lou mien commant.

— SEIGNOUR, dit Floovans, por Deu et por son non ;

« Liques est Guinemanz qui tient Chatel Landon ?
« Il ai céanz .i. frere qui ne est gaire loint. »
Quant il l'ont antandu, li nobiles barons,
Si li ont demandé comant il ai an non.
« Seignour, dit Floovans, ne vos an mantirons,
« Je suis fiz Cloovis, le roi de Monloûm,
« Qui me chaçai de France por une mesprison
« Que je fis vers mon maitre, Senechaul de D[ijon],
« Cui je copai la barbe enz après lou grenon.
« Por tans ne pous remaindre à Roins ne à Loon,
« Ainz fus chaciez de France, toz sous, san conpainon,
« Fors d'un franc escuier, qui Richier ai an nom,
« Fiz au duc Joceram que nos ici vaons,
« Et frere Guinemant, lou nobile baron. »
Et François li escrient : « Sire, baisiez nous don ;
« Ja n'ai il céanz home, sire, ne soit vostre hons. »
En la chartre se baisent et grant joie se font.

OR demoinent grant joie en la chartre léanz.
Floovans les apale, li prouz et li vailanz :
« Seignour, or m'antandez, ce lour dit Floovanz,
« Richiers est là amont avec les mescréanz ;
« L'amiraus l'aime plux que nul home vivant,
« Et li ai fait acroire que il est ses paranz :
« Il ne demoraj gaires que ne vene céanz. »
Richiers est en la chanbre la file l'amiran,
Où il joue es eschas à .i. roi d'Ocidam ;
Estes vos .i. mesaige parmi la chanbre errant.
Où qu'il vit la pucelle, se li dit en riant :
« Par Mahon, damoisale, joie vos croit moult grant ;
« Moult devez mercier Mahon et Taverгам
« Qui vos mot an prison le barnaige des Frans.
« Tes peres an ai .xii., por le mien esciant ;
« Li peres vaut .i. sent, s'il ai ses garnemanz. »

Quant l'antandi Richiers, griès an fut et dolanz;
Il laisai le joer et s'asit sor .i. banc.

RICHIERs let le joer, si s'est aulez soioir.
Maugalie la bale, qui grant bauté avoit,
De joste lui s'essit, la bale, demenois;
Ses branz li mit au coul, si l'ai baisié .iii. foiz :
« Cosins, dit la pucelle, qués homes sont François ?
— Dame, dit ai Richiers, ja plus prouz n'en auroiz.
« Contre .xxx. paiens s'an combatrient .iii.
— Cosins, dit la pucelle, por ma foi, bien t'an croi.
« Mes peres an ai .xii. qui furent pris arsoir;
« En cele chartre sunt; car les aulons voir.
— Dame, ce dit Richiers, bien i recouvrerez;
« Tel maul ai an mon chief ne puis le jor véoir. »
Puis dit antre ses danz : « Jai par moi n'ierez. »
Atant le lait la dame, et vai joer por soi;
As eschas vai joer à Pinar, .i. fort roi.
Richiers an fut moult liez, ce saichiez vos por voir;
Por tant vorai auler por tans vers nos François.

RICHIERs laise joier la pucele à Pinar,
Vint à l'us de la chanbre, si s'an vai d'autre part;
De ci que à la chartre onques ne tresfinais.
Les chartreniers apale, Joces et Caïfas :
« Qué[s] homes ai donc pris mes sires l'amiraus ?
— Sire, de ces de France, des meillours qu'il i ai.
— Ovrez moi celle chartre, je i antrera jai;
« Tel i porai connitre qui chier lou conparai. »
Cil li ovrent la chartre, & Richiers i antrai;
Lai où il vit les constes uns et uns les baisa,
Et grant joie et grant doil ont il demené lai.
Doil ont de la prison don il n'itront jamais,
Joie ont de Richier qui trovez les ai lai.

Fanme sont mult voidouses et plenes de maul art ;
Oez de Maugalie com ele se pansai :
Quant elle ne voit Richier, de joier se levai ;
Bien pansai an son cour qu'en la chartre an aulai.
Ele serai por tans, se puet, que il dirai :
Elle ot une crote qui por soz terre an vai ;
Elle eslume une lampe qui an lanterne antrai,
Por desoz .i. carrel an la chartre [esgardai],
Et vit Richier [lêans] qui les autres baisai.
Quant ce vit la pucelle, totz li cors li tranblai,
Et dit entre ses danz que nuns ne l'escoutai :
« Amiraus de Persie, quel traïson ci ai !
« Se ces ne faites pandre, maulemant vos irai.
« Por Mahonmot mon deu, je li conterai jai. »
Au plus tot que poût, an sa chanbre en aulai ;
Ele mande Richier qui an la chartre estai.
Quant Richiers l'antandi, onque n'i demorai ;
As Frans a pris congié, mout les esséura
Plux tot que il porai fors d'anqui les metrai.
Lors monte les degrez, à Maugalie an vai,
En la chanbre s'an antre où la dame s'estai.
Quant la bale [le] voit, Richier en apelai,
A une part le trait que nuns ne l'escoutai.
« Ai ! dit ele, cosins, qui de ce s'espansat ?
« Vos faciés acroire mon pere l'amiraur
« Que de Persie estiés, dou rené de Persis,
« Ainçois estes de France, des contes naturaus,
« Si avez non Richier ; je vos coinouis pieçai
« Au Chatel Avenant, certes, où je fus jai.
« Grant honour me féites ; ce cut or vos vaudrai. »
Quant la dame ot ce dit, .i. grant sopir jetai.
« El amiraus de Perse, quel traïson i ai ! »
Quant Richiers l'antandi, tot li cours li tranblai ;
Il li chaï es piez et merci li criai :

« Se vos volez, ma dame, nos i moromsnes jai. »
 Quant le voit la pucelle, de pitié larmoiäi.

« RICHIER, dit la pucelle, frans chevaliers vailanz,
 « Car me dit ton pansé, ne me celer néant :
 « Que ferez des François an la chartre jesanz ?
 — Dame, ce di Richiers, merci, por Deu le grant !
 « N'i ai point de celer, quant vos an savez tant.
 « Véez le soudoier an la chartre gesant,
 « Que vos véites ja au Chatel Avenant ;
 « Il est fiz Cloovis, l'anpareres des Frans.
 « Chevalerie querre venimes à Floram ;
 « Mas il avoit .ii. fiz cuvers et soduanz
 « Qui tut nos ont vanduz à l'amiraul Persis,
 « Et il l'ai fait geter an sa chartre plux grant.
 « Il ann itrai gi[m]ais, si aurai le poil blanc,
 « Se Damedex n'an panse, le pere omnipotans,
 « Et puis vos en après, qui mult estes vailanz.

— RICHIER, dit la pucelle, frans chevalier loez,
 « Se de ton seignour lege avoie féauté
 « Que il me vosit panre à moilier et à pers,
 « Por la sue amitié relanquiraï mon dé,
 « Jemais jor de ma vie ne quier Maom amer ;
 « Puis si me penerai de ton cors henorer
 « Et de lui et des autres, à vostre velonté.
 — Dame, ce dit Richiers, plait avez ancontré.
 « Or aulons à la chartre, si auroiz féauté
 « Et de moi et des autres, à vostre velonté. »
 Et la pucelle a fait sa lampe reslumer ;
 Entre lui et Richier s'an sont andui tornez.
 .i. carrel ont osté por de joste .i. pilé,
 Por où elle soloit et venir et auler.
 Richiers entre an la chartre, la pucelle remest ;

Lai où vit nos François, ses ai moult esfraez.
« Elasl ce dit Richiers, com sumes anginez !
« La file l'amiraul nos ai toz escoutez ;
« Le matin por son l'aube sarons trestut panduz.
— Elasl dit Floovans, je lou savois asez ;
« Ja ne vaurai de France mon riche paranté. »
Quant l'antandi Richiers, si l'ai araisoné :
« Seignours, ce dit Richiers, or ne vos demantez.
« La file l'amiram, Maugalie au vis cler,
« Por amour Floovant relanquiraï [son] dé,
« Si se ferai an fons batisier et laver ;
« Jemais jor de sa vie ne quiert Mahon amer. »
Et respondent François : « Bien fait à créanter.
— Richiers, dit Floovans, faites la amener.
— Sire, ce dit Richiers, volentiers et de gré. »
Le carrel a levé de joste le pilé ;
Il ai pris por la main la bale au cors molé,
Anmi la chartre l'ai à Floovant mené.
Où qu'il vit Floovant, formant l'an ai amé,
Doucement li anbrace les flans et les coustez,
Plus de .VII. foiz li baise et les auiz et le nés :
« Damoisiaux, fiz de roi, trop vos estes celez ;
« Por la vostre amitié relanquiraï mon dé,
« Jemais jor de ma vie ne quier Mahon amer,
« Puis si me penerai de vos henour porter,
« De Richier et des autres de la chartre geter.
— Dame, dit Floovans, si com vos commandez ;
« Or an prenez fiance à vostre velonté. »
François li ont trestut plevi et effié,
Floovans et Richiers com el ai devisé,
Et ele aus autre si com il ont devisié,
Que jemais n'auront maul don les puise garder.
En sa chanbre lor vai lou mengier aprester
De venoison sauvaige et d'ours et de sanglez ;
Floovant.

Asez orent à boire et pimant et claré.

FRANÇOIS sont bien serviz lai dedanz an la chartre ;
 Asez ont pain et vin que Richiers lor porchace ,
 Et , quant il ont mengié , si rient et si gabent :
 « Onques ne fut tel fanme , ce dit li uns à l'autre .
 — Barons , dit Floovanz , onques tel n'acoitates ;
 « Il ne ait si vailant de ci que au por d'Apré . »

FRANÇOIS sont bien servi an la chartre perine ,
 Et , quant il ont mengié , si gabent et si rient .
 Maudaranz et Maudoires ne s'asséurent mie :
 « Amiraus de Persie , ta foi nos es mantie ,
 « Qui les François deviés detrenchier et ocire ;
 « Vos an feroiz la garde que Daluz fit d'Orbrie ,
 « Qu'il ot an sa prison .XIIII. anz voire ou .XV. ,
 « .I. orgoilous François de France la garnie ;
 « Puis li eschapa il de sa chartre perine ,
 « Puis ocit il Daluz et .I. suen fiz , Dalise .
 « Ausi feront il toi , se garde n'an est prise . »
 A iceste parole estes vos Maugalie ;
 L'amiraus la baisa , delez lu l'a essise ,
 Puis li ai demandé : « D'on venez , belle file ?
 « Amaudros , ton cosin , piec'ai que ne véimes .
 — Sire , il est melaidés en sa abergerie ;
 « Dolanz est des François que avant ier préites ,
 « Quant vos nes avez faiz detrenchier et ocire .
 — File , dit l'amiraus , ne s'an esmaoit mie :
 « Le matin par son l'aube an iert faite jotise .
 « Maderam vos donrai , ce chevalier nobile .
 — Sire , dit la pucelle , je ne vos an quier mie ;
 « Il est faus crestiens , si ai sa loi guerpie . »
 Quant l'antant l'amiraus , à pou n'anrage d'ire :
 « Por foi , maule guiscarte , mar le contredéites . »

Par force l'anmenai an la Mahonmerie;
Maderanz l'esposai à la loi paienie :
Lai desuis ou palais an son les noces riches.
Quant ce vit Maugalie, à pou n'anraige d'ire;
Ele mande Richier an sa abergerie.
Richiers i est venuz vers la jantiz moichine;
La pucelle le voit, si li commance à dire :
« S'or ne pansez, Richiers, frans chevalier nobiles,
« Des jantis chevaliers qui an la chartre gisent,
« Le matin par son l'aube an iert faite jotise.
« L'amiraus m'ai donée Maudaran, ce traïte;
« Orandroit m'esposai an la Mahonmerie.
« O moi vodrai gesir anquenuit, baus douz sire;
« Por Deu, pansez an tot, frans chevalier nobiles.
— Dame, ce dit Richiers, ne vos esmaiez mie;
« J'an panserâi mout bien, selon la Deu aïe. »
Il cerche les auberz, les elmes de Pavie;
As François les bailai qui an la chartre gisent,
Puis fait crier le banc por trestote la vile
« Que ce ai commandé li amiraus, mes sires :
« Li chevaus qui ert bons, qui corai à delivre,
« L'amiraus de Persie li an donrai .c. livres. »
Les plus prisiez chevaus de trestote la vile
Ont fait amener .xxx. de desoz une olive;
A .i. perron de mabre por les renes les tinent :
Jai monteront François qui an la chartre gisent.
Il vetent les auberz, si ont les armes prises;
A lor cous lor escuz, fors de la chartre isent.
Mout se sont bien saigniez de Deu, lou fiz Marie;
De ci que à la chanbre ne cessen[t] ne ne finent,
Puis isent de la chanbre, anz ou palais an vinrent.
Au mengier se saoient celle jant paanie;
Il auront jai .i. mes de moult froide cusine.
Joceranz vai avant, tint l'espée forbie,

Si an fiert Josué, le roi de Piscenie,
Que tot l'ai porfandu antrecique à l'oïe.
Et Guinemanz ses fiz fier le roi de Rosie,
Qu'il i trainche par mi de ci an la poitrine;
.Il troncons en ai fait an le saule perrine.
Et Anmarriz de Chartres [fiert] .i. roi de Hongrie,
Et ses freres Moranz, Guimer de Tabarie;
Morz les ont abatuz, qui qu'an poit ne qui rie.
Angeliers fiert Pinel que la teste en a prise,
Et Richarz li Normanz .i. roi de Boquerie,
Que mort l'ai abatu, véant plus de .III. mile.
Floovans vient avant, à la chiere ardie,
Lai où vit Maudaram, si li commance à dire:
« Fiz à putain, cuverz, je vos chalons ma vie. »
Tel cop li ai doné de l'espée forbie
Qui li trenche le cors et tote la poitrine;
De ci que anz es flanz li ai l'espée mise.
Et Richiers vint après, ne s'essëure mie;
Si ai ferì Maudoire que la teste an ai prise.
François crient Monjoie trestot à une huie.
Li amiraus s'an fut à povre compenie,
Et sa gant d'autre part tot lou palai guerpisent.
Et François les anchaucent es espées forbies,
A l'isir dou palais grant donmaige lor firent;
Plus de .C. Sarazins les testes i perdirent:
N'i avoit co[n]s ne fut ou rois ou dux ou princes,
A honte gisent morz sus ou palais antive.
Tote soule remest la bale Maugalie;
Où que Richiers la vit, dit li por cortoisie:
« Dame, ce dit Richiers, vos n'i remendroiz mie. »
Il la prist por lou poin, ansamble ou li l'anguie,
Et viennent aus chevaus de desouz les olives,
Que Sarazins tenoient ileques à delivre,
Qui les cudoient vandre l'amiraul de Persie.

Chacuns ai pris le suen des chevaliers nobiles,
Sus montent es destriez, n'i demorerent mie;
Sus tot le plux inel monterent Maugalie.
Por force s'an tornerent et isent de la vile;
Dusque à l'aigue dou Rin ne cessent ne ne finent,
Et passerent lou pont, de l'autre par se ti[n]drent,
Puis depiecent lou pont et les planches an lieve[n]t,
Si les laissent floter por desus la marine.
Droitemant vers Beaufort ont lor voie acolie;
Or les conduë Dex, li fiz Saingte Mairie!

OR s'an vont nos François tot lou ferré chemin,
S'anportent Maugalie au gant cors eschevi.
Atant vint l'amirau à tot .M. Sarazins,
Et seuvoit nos François li cuvers de put lin.
Atant e vos .I. roi, Corpion de Vaugris;
Il vint à l'amiraul, si l'ai à raison mis :
« Amirau de Persie, mout por estes honiz :
« Or s'an vont li François joiant et esboudiz ,
« Si anportent ta file, Maugalie au fier vis.
« Car me faites lou don, a[n]paresres jantiz ,
« Puis ocirai François, à mon espée forbi. »
Et respont l'amirau : « Mout por avez bien dit;
« Je vos an faz le don, mas que Fransois soint pris. »
Et il li respondi : « Sire, vostre merci. »
Lors broiche le chevaul d[es] esperons marsis,
Et trespase les terres, les vauz et les larriz.
Au monter d'une angarde nos François consuï,
Hautemant lor escrie : « N'an irez mie ansi;
« Çai lairez vos la file à l'amiraul Persis,
« Que vos avez enblée, ne la porez garir.
« Nos ne [vos] metrons mie an la chartre gesir,
« Ainz vos feronz toz pandre et detraire à rroncins. »
Quant Richiers l'antandi, ne le prise .I. matin;

Il li ai trestourné le destrié Arabi,
Vet ferir le paien desoz son escu bis,
Desoz la bocle à or li ai frait et maumis,
Et le haubert dou dos derot et dessartis.
Ou cors li mist le fer de son espié bruni;
Tant com hante li dure, l'abat mort estordi.
Puis a pris le chevaul por les renes d'or fiz,
Venuz est à son pere, si l'ai à raison mis :
« Prenez cel bon chevaul, sire peres, fait il;
« Il est miaudres dou vostre, je le sa bien de fi.
« Vos revenez de Rome, si estes penanz;
« Cist vos aurai mestier sor mon maitre, à Paris,
« En la cort Cloovis, le roi de Sain Denis.
— Richiers, dit Joceranz, de Deu .v^c. merci. »
Lors est montez ou frois et laise l'eslantiz.

OR s'an vont noz François tot le couté dou tertre.
Maugalie regarde, la courtoise, la bale,
Et voit venir paiens, la pute jant averse.
Où que voit Floovant, belement l'an apale :
« Consoiliez moi, biau sire, por Deu, le roi celestre ;
« Je voi venir paiens plus de .xx^m. as elmes.
« Lont sumes de Baufort, si sumes an lor terres ;
« Mout pres nos vont suvant, la pute gant averse.
« Bien sai que san bataille auler ne povons gaires ;
« Se mes peres me tient, il me todra la teste :
« Je ne sarai foïr, lase ! que porai fare ?
« Or me sui porpansée d'une aventure belle ;
« Ja ai ici un dras en ma mange senestre,
« Trestoz taliez à laz, à Richier durent estre,
« Je les vetirai jai, frans chevaliers onestes,
« Et puis si monterai à droit en ceste sale. »
Et respont Floovanz : « Pansez an, damoisele,
« Si vos metrons à nom Forquere de Tudale. »

A pié est desçandue la cortoise, la bale;
Richiers ai recéue antre ses braz la bale.
Puis vesti autres dras por desus sa gonnale;
Si comme chevalier s'atorne la pucele.

MAUGALIE la bale est à pié desçandue.
Onques tresto lou jor ne montai an sanbue,
Ainçois ai pris une erbe, si an oint sa figure,
Son cors et son visage torne en autre faiture;
Moure resanblai bien, tant fut noire et obscure.
Puis a vestu les dras qui li sont à mesure.
Ou destrié est montée, qui tot vai l'anblaüre;
Moult bien resanblai home à la grant forchaüre.

LA pucelle iert mult prouz et si fut mout vailant.
Blainche chemise et braies a vestu metenant,
Qui furent à Richier, lou ardi combatant,
Et par desures vet une cote avenant,
Et puis après .i. porpre qui moult estoit saanz,
Puis montai en la sale dou destrié auferan,
Et ai pris une lance et .i. escu pesant.
Pardevant nos François s'en vai esperonant;
Li esperons es piez li furent bien saanz.
Et Floovans li dit : « Forqueres, or avant !
« Por coi n'avez vos pris nul autre garnemaz,
« Haubert et hiaume bon, et bon espié trenchant ?
— Sire, dit la pucelle, je ne an quier néant;
« Mes autres armes c'ai ne sont mie si granz :
« Mestier m'auront ancores à Biaufort çai devant,
« Lai où la file est au riche roi Floran.
« Des contraires, sire, me dot je mout formant :
« .i. sanbadi matin m'an dit ele jai tant
« Au Nof Chatel où je iere, vos ouroiles oïiant,
« Je ne vosïse mie por nule riens vivant.

« Mult durement m'an pois , car ole ai le cors gant ,
 « Et si ai vars les iauz et la boiche riant.
 « Se vos li faites; sire , moi n'an pese néant ,
 « .II. foiz ou .III. ou .IIII. , puis [la] lasiez atant ,
 « Et je an irai bien lou marchié porchaçant.
 — Si m'aît Dex , bau sire , dit li que[n]s Joceranz ,
 « Ceste gantil pucelle est plene de grant sans.
 « No sarai quenéue par nul home vivant ;
 « Gardonmes la très bien , que toz jorz soit devant :
 « Ne la laisons ariés por paiens mescreanz ,
 « Ainz i morons trestut que la raient paiens. »
 Richiers l'en ai guiée , si se mot tot avant ,
 Le chevail esperone , por la rene lou prant.
 Vont s'en nostre François , Jesu lor soit aidanz !
 Toz jorz les sut après li amiraus Persanz.

OR s'an vont nos François à Baufort lor chemin ,
 Et l'amiraus les suit à tot .M. Sarazins.
 Estes vos .I. paien qui ot non Estorgi ,
 .I. riche amirauble , qui Babiloine tint ,
 Et vint à l'amiraul , si l'ai à raison mis :
 « Sire rois de Persie , com estes escharniz
 « Des François qui anmainent vostre file au cler vis.
 « Car m'an fai or le don , anpereres gantis ,
 « Puis ocirai François à mon espié bruni ,
 « Si panrai Maugalie , si vos vient à plaisir. »
 Et respont l'amiraus : « Par mon chief , je l'outri ;
 « Je vos an faiz le don , voiant toz mes amis ,
 « Si en ferez vos noces en Monmartre à Paris.
 « Li réaumes iert vostre , quant vos l'auroiz conquis. »
 Et respondi li gloz : « Sire , vostre merci. »
 Lors broiche le chevail des esperons marsiz ,
 Et trespase les puis , les plainz et les lariz ,
 Et tote la contrée , les vaus , les fonteniz.

Au monter d'une angarde nos François consuï ;
Fieremant lor escrie : « N'en irez mie ansit,
« Fiz à putain , cuvers , tut estes morz et pris.
« Çai lairez vos la file à l'amiraur Persis ;
« Vos revanrez à Basme les jugemans oïr
« A l'amiraul de Perse , qui vos ferai morir
« Et detraire à chevaus et les manbres tolr,
« Puis vos ferai toz pandre ardoir et anfoïr ;
« De la poudre ferai doner as Sarazins :
« En bataille chanpaul en saront plus ardiz. »
Quant Guinemanz l'antant , si n'i prist onques fin ;
Il li ai trestorné lou destrié Arrabi ,
[Vai] ferir le paien sor son escu bruni ,
Desoz la bocle d'or li ai frait et maumis ,
Le aubert de son dos derot et dessarti ;
Ou cors li mit lou fer de son espié bruni ,
Contre terre l'abat dou chevaul arabi.
Il l'ai navré à mort , mais ne l'ai pas ocit ,
Et ai pris le chevaul par la rene d'or fin ;
Après ses compaignons s'en torne lor chemi.
Atant e vos poignant l'amiraul de Persis ,
Trestot devant les autres plus que arz ne trasit ;
Après lui vient grant rote des felons Sarazins.
Li paiens se dreçai qui gisoit ou chemin ,
Et esgarde sor destre , voit l'amiraul venir ;
A haute voiz escrie : « E ! amiraus gantiz ,
« De vostre bale file n'i est pas ce vos di ,
« Arreres l'ont laisie li François ou païs ;
« Ovec aus n'es[t] elle pas , ce saichiez vos de fi ,
« Ne mas que soulemant .i. chevalier i vis :
« Cil ne se muet néant , mas une lance tint.
« Se vos aulez avant , tut estes morz et pris.
« Lai devant , an ce bois , ont .i. esgait bati
« Li rois Flores d'Ausai et quamqu'il i a mis ;

« Plus de .L. mile de chevaliers i vis. »
Or respont l'amiraus : « Onques mès tel n'oiis. »
Après ai dit .I. mot por gas au Sara[zin] :
« Tu as ja tant senié, tot as t[ro]ble le vis ;
« A .I. home que voiz t'en resanble bien .M..
« A ma file la bale es tu ores faili ?
« Tu l'as chier comparée ; por fou t'en ahatiz ,
« Toi et les autres rois qui ores sont ocis.
« Ne lairai nes enchaue por riens que m'aies dit ,
« De ci à icele ore que soien mor et pris. »
Il broiche le chevaul des esperons marsis ,
Et vet devant les autres .I. arpan et demi.
Au monter d'une angarde a noz François chosis ,
Et ot an sa compaignie .xx^m. Sarazins.
Mas l'amiraus se aste , qui près les ai suïs ;
Après lui vont sa gant que il avoit guerpi.
Quant Floovans le voit venir si arami ,
Il ai dit à sa gant : « Frans chevalier hardiz ,
« Véez ces qui si venent , bien sont .M. , ce vos di ;
« Nos n'an poons auler que joste n'i ait pris.
« Or lor trestornons tut nos bons chevaus de pris ;
« Chacuns fiere le suen de son espié bruni. »
Quant li conte l'entendent , à Floovant ont dit
Il n'iront plus avant dusqu'aient Sarazins
Feruz sus les verz elmes , que il ont si bruniz.
Lors broichent les chevaus des esperons marsis ;
Chacuns de nos François vai .I. païen ferir ,
Desoz les bocles d'or font les escuz porcier ,
Morz les ont abatuz à la terre souvis.
Et Floovanz jotai à l'amiraul Persis ,
L'escu li ai percié et l'aubert desconfit ,
Por delez lou cousté li ai son espié mis ;
Déaubles l'ont gari que en char ne l'ai pris.
Tote plene sa lance à terre l'abati ,

Puis ai pris le cheval por les resnes d'or fim ;
Por l'estrié i montai, si ai le suen guerpi,
Puis s'en tornent arieres noz Frans par .i. lariz,
S'amoient les chevaus que il orent conquis.
« Barons, dit Floovans, gant eschec avons pris ;
« Se poiens ansamble à Baufort venir vis,
« Ja ne s'en vanteroient Persant ne Sarazin,
« Que por lor bons chevaus laisonz les noz retiz. »
Vers la forès acoient tot lor plenier chemi,
Et l'amiraus remès corçoüs et marriz,
S'atant ses conpaignons qui viennent après lui,
Et li ont amené .i. bon cheval de pris :
Lors broiche son cheval des esperons marsiz,
A haute voiz escrie : « Chevauchiez, Sarazins. »
Don font soner ces grailes et ces tabous bondir.
Après François chevauchent cele gant de puet lin,
Et l'amiraus en jure Maon et Apolin :
« Ja ne lairai François ses aurai morz et pris,
« Ou seront desconfiz et detraiz à ronçins,
« Se je ne rai ma file, Maugalie au fier vis,
« Et les François ocis et an ma prison mis. »

Li amiraus an jure Mahon et Tavergan
Que ne lairai François en ces secle viant
De ci que les aurai morz et voicuz en champ ;
Ne les guerrai chatiaus ne cité, tant soit granz.
Mas, se Dex plait dou ciel, je cuit que il en ment :
Ancor ancui aurai gant secours Floovanz.
Eschargaitier estoit li riches rois Florant ;
O lui ot .xv. mile de chevaliers vailanz,
Enboichiez les avoit en .i. petit pendant
Qui tot ert plains de brenches et espès durement.
Il regardent avaul parmi .i. desrubant,
Voient venir la rote des Tuers et des Persans,

.XIIII. chevaliers ou premier chié devant,
Richier et la pucelle qui venoient devant,
Et tut li .XII. contes, et li prouz Floovant,
Qui Monjoie venoient fierement escrant.
.I. hons estoit montez sor .I. chaine mout grant,
Qui fors estoit dou bois où ert li rois Floranz.
Flores l'i fit monter por espier paiens,
Se venir les voi[oi]t de nule par corant,
Qu'à Floram lou venit noncier delivremant.
Quant il vit nos François venir delivremant,
Persans et Sarazins qui après vont broichant,
De l'arbre est desçanduz tot et inelement,
Venuz est à l'agait, quanqu'il pout acorant.
A haute voiz escrie : « Biau sire rois Floranz,
« Adobez vos mou tot, et vos et vostre gant :
« Je voi ici venir Sarazins et Persanz.
« .XIIII. chevalier viennent devant broichant,
« Sarazins les anchaucent, formant viennent broichant,
« Et escrient Monjoie, l'anseigne Floovant,
« Le soudoier de France que perdistes l'autre an.
— E Dex ! bau sire, aïe ! ce dit li rois Floranz,
« Ancor aurons nos hui .I. eschec bel et gant ;
« Rois Cloovis de France n'ot onques si vailant.
« Adobez vos mou tot, franc chevalier vailanz ;
« Je voi ici venir Sarazins et Persanz.
« Tote l'une moitié de nostre bone gant
« S'en voit tot cest lariz avaul esperonant,
« Si que n'en saient jai Sarazins et Persanz
« Deci que desor auz soïmen nos feranz,
« Si les acoilons bien à nos espiez troinchanz.
« Oï l'ai sovant dire, dois l'acienous tant,
« Que gant qui sont surprise ne vailent mie .I. gam.
« Varsauz, moult les ferez as espées trainchanz,
« Si que au bien ferir les façons recréanz. »

Et cil li respondirent : « Sire, à vostre commam. »
Trestote la mitié de cele gent vailant
S'an vont tot ce lariz formant esperonant,
Li autre si remaindrent enz ou bois verdéant.
Deci à lor esgai est venuz Floovanz,
Après aus si enbatent la gant à l'amiram;
Onques n'en sorent mot Arabi ne Persamz.
Quant Florent voit Richier et le prouz Floovant,
Bien les ai quenéuz li rois de metenant,
Et Floovanz bien lui tantot de meintenat.
Quant Floovanz le voit, ariés vai reculant,
Merci li ai crié por Deu omnipotant :
« Tu fiz sont andu mor, n'en celeraï néant;
« Je ann oocis l'un à m'espée trenchant,
« Et Richiers ocist l'autre, qui tant par est vailanz.
« Por amours Damedeu, fai moi pordonement,
« Ou ce [se] non, bau sire, ne me baisiez néant.
— Bau sire Dex, aïe! ce dit li rois Floram,
« Ja estoient il pire que [ne] sont chiens puanz;
« Je le te pordoins bien, frans chevalier vailanz. »
Lors outent les vantailes des auberz [jaseranz],
Et si s'entrebaisierent, à grant joie plorant :
Mar acointerent onques Persan l'acordement.
Lor trestournerent tut contravaul .i. pendant,
Si cor[ur]ent envers Sarazins et Persanz.
Se ores ne se voinge Richiers et Floovanz
Des Sarazins felons qui les ont grivez tant,
Morz et pris saront tut, n'aront de mort garant;
Car tant i vint illuc de la gant mescréant
Plus de .c. mile sont à bons chevaus coranz,
Que tote en vai la terre et li bois fremiant.
Et noz François s'an vont vers aus esperonant,
Granz cous se vont doner des espées trainchanz,
Lors espiez forz lor vont enz es cors enbatant

Que totes les boueles lor vont [fors] espendant ;
Morent cil Sarazins à miliers et à çanz.
L'ardour dou chaut les vai forment esfobliant,
A la grande poudrere que il vont demenant.
Et Frans les acollirent, qui les fierent sovent.
Quant li amiraus voit nos François si feranz,
Et il vit le secours qui venuz est si granz,
Adonc se tint il bien, l'amiraus, por enfant,
Quant vit isi morir Sarazins et Persanz,
Et par .i. soul petit que il de douel ne fent.
Il ai fait metenant mander son rereban,
Plus de .XIIII. mile as fors espiez trenchant,
Et se Damedex n'est à nos François aidanz,
A l'amiraur arieres saront an lor commant.

MOUT fut granz la bataille et mervoilouse et pesme ;
François i fierent bien, que point ne s'i areste[nt],
[Et] tranchent [et] lor cors et poinz et braiz et testes ;
Morent cil Sarazins et trabuchent des seles.
Onc ne véites mais de Sarazins tel perde ;
La terre vermoilit dou sanc et des celvales.
Estraïe remest Maugalie la bale,
Et felons Sarazins l'ont prise par la rene.
Et dit li uns à l'autre : « Ici est de la geste. »
Et respont Maugalie : « Je ne suis, por ma teste,
« Ançois furent trestut de Perse mi ansestre.
« Juglaours suis mou bons, si vois avoir conquerre.
« Je ai lon tans servi .i. chevalier honeste
« Qui me donai l'autrier .i. paille de Bisterne.
« Tant sai d'anchantement n'en ai soz ciël mon maitre :
« Je feroie bien ci sordre une fontenale
« Et de grifons volanz plus de mil à un terme,
« Et chacuns si tendroit .i. sar pant por la teste
« Mout lait et mout idous, trainant jusquez à terre ,

« Si vos todroient bien les auberz et les elmes,
« Et mengeroient bien vos destrié de Castale. »
Dient li Sarazins : « Ici gius seroit pesmes.
« Vai don joer, font il, à l'amiraur de Pers[e],
« Qui te donrai asez viles, chaiteus et terres. »
Et respont Maugalie : « Ce ne pout or pas estre.
« Poignez avant, fait ele, exploitez de la guere l
« Véez ici François qui si fort vos apressent. »
Quant li paiens [l'oïrent], de maintenant la laisent;
Tote soule, estraïe, guerpisent la pucelle.
Et nos François se fierent es putes ganz averse;
Donc commançai l'estour et mervoïlous et pesmes.
Et tant e vos Richiers, le chevalier oneste,
Et ai brandi la ante ou l'anseigne vantale.
Vai ferir en l'estour .i. aumancour d'Averse;
L'escu li a percié et l'aubert li desserre,
Ou cors li mit l'ensoigne et la hante novelle,
Tote plene sa lance l'abat mort de la sale.
Après lor ai ocit lou sire de Palerne;
.IIII. rois [Sarazins] lor jete morz à terre.
François les ont menez pormi .i. vaul averse.
Dolanz fut Galiens, li amiraus de Perse,
Quant voit morir sa gant et trabuchier à terre;
A haute voiz escrie : « Frans Sarazins, que faites,
« Se François s'an vont si qu'i n'i perdent les testes?
Quant Sarrazins l'antendent, si broichent et desserre[n]t
Iriemant, et tot à noz François se moilent.
Quant Frans voient venir les paiens si à presse,
Granz cous lor vont doner es hiaumes de Bisterne;
Ne remendrai l'estour, ainz i aurai grant perde.
Sarazins les reculent .i. grant arpan de terre.
Richiers vit Maugalie, si la prist por la rene,
Puis li dit en riant : « Chevauchiez, damoisele;
« Ne vos i laïrons mie, ainz i perdrons les testes.

— Richiers, mentes merci », ce li dit la pucelle.
Lors chevauchent ensamble à force, à prouoce,
Tant qu'i vindrent aus Frans qui paiens detraversent.
Lors lait Richiers la dame, si se fiert en la presse
Des paiens orgoulous, la pute gant averse.

MOUT fut grant la bataille et le chaple pesant.
Atant e vos poignant l'amiraur des Persanz,
Et ai brandi la hante de son espié brunant.
Veut ferir en l'escu le conte Guinemant,
L'escu li ai percié et l'auber gazerant,
De joste le cousté li mit le fer trenchant,
Tote plene sa lance le vet just trabuchant,
Puis ai tandu sa main, por le nasel le prant.
Il eût jai conquis prison à son talant,
Quant l'amiraus conquirent .iiii^m. Persanz;
Et brochent les chevaus, vont ferir Floovant
Que il l'ont abatu de son chevaul corant.
Son chevaul li ont mort à lor espiez tranchanz
Qu'à la terre chaï li marchis Floovam,
Et Sarazins l'enchaucent et dariés et devant;
Granz cous li ont donez li cuvers soduanz.
Floovanz se desfant à lo de combatant;
.VII. an i ai ocis à son cor desfandant.
Il tint l'espée droite dont d'aciers est li branz;
Qui il consuit à culp, il n'ai de [m]ort garanz.
Atant e vos Richiers, le ardi combatant,
Et Joceranz son pere, le conte Guineman,
Et Anmaris de Chartre, et son frere Moran,
Angelier de Loon, et Richar le Norman,
Et Fiquere de Troies, Bauduin li Flaman,
Et le du de Borgoine, cui grant onour apant,
Escorfan de Bretene, et Antiaume lo Fran,
Et li ques de Borgoine, qui prouz est et vailanz,

Et ont en lor compaigne lou riche roi Floram.
Por lou mien esciant, ja fut pris Floovanz,
Quant tut i sont coruz li chevalier vailanz :
La presse ont derumpue tot entor Floovant ;
N'i ai cel n'ait ocis Arabi ou Persam.
Floovant remonterent sor .i. destrié corant ;
Quant il fut à cheval, si reauçai lou branc,
Granz cous an vai doner à la gent mescreant.
Li premiers que il fiert si n'ai de mort garant
Que la teste n'an face voler enmi le cham.
Devan lui ancontrai le roi de Bonivam,
Qui li ot son cheval ocis de metenant ;
Quant Floovanz le voit, sou vai recuen isant,
Grant coup li vai doner sor son escu devant
Que lés la bocle à or li peçoie et li fent,
Le haubert de son dos li deront et desmant
Que deci ou braier le vai tot porfandant,
Mort le trabuche à terre dou destrié auferant.
« Outre ! fiz à putain, mauvais matins puant !
« Mon cheval m'as ocit por ton outrage gaint. »
Puis se refier es Turs, que il ne ment néant ;
Granz cous lor vai doner de l'espée tranchant,
Enz la plus grande presse se vai ademantant.
Et quant paiens le voient, si le vont redotant ;
Tot antor li font place cele gent mescreanz.
Et François i firent mentes communement ;
Se paiens ne s'en fuent, tut moront à torment.
Quant voit morir ses homes li amiraus Persanz,
A çois qui ancor sunt trestot vis en estant
A haute voiz escrie : « Baron, fué vos am. »
Quant paiens l'antandirent, n'i ot arestemant ;
As Frans tornent les dos, si s'an tornent fuant.
Et François les anchaucent et tuit li Aulemanz,
Et pres aus sonent grailes et busennes formant.

Floovant.

s

Ferant les ont menez contravaul .i. pandant;
Bien les ont anchauciez .iiii. liuées granz.
Ja itant n'aulesez n'arieres ne avant
Que vos ne trovesis Sarazins morz jesanz,
Et tantes sales voides de destrié auferanz,
L'un mor jesir sor l'autre et envers et adens.
De ci que à une eve les anmoient ferant,
Mout laide et mult idouse, et mervoile fut granz,
Et Sarazins crier Mahom et Tavergan.
Enz an l'eve se fierent li Sarazins puant;
Ainz que il fuserent outre en i ot noié tant
Que par desuz les morz an vont li vis flotant.
A grant poine an estort l'amirauz des Persanz;
Onques n'an remenai la moitié de sa gant.
Enz ou chan s'an repaire Richiers et Floovanz,
Et Aulemanz asamble o le bon roi Floram;
Asez an ont menez prisons à lor talant,
Rois et princes et dus, anmatus Aufricans.
Des morz et des navrez an est quevers li chans;
Qui vosit avoir armes et bon destré corant,
A son talant an pran, car il an i ot tant
Ne les [poroit] conter nus hons, tan fu saichanz.
Droitemant vers Baufort s'an tornent metenant.
Quant vindrent à Baufort, don fut la joie granz;
Floovanz se haberge chiés Godefroi le franc;
Deci à Monloon n'ot borgois si menant:
Mout demoine grant joie quant jl vit Floovam.
La file le roi Flore venue i est corant,
S'est aulée baisier le cortois Floovant,
Et Richier, et les autres de la terre des Franz.
Et quant voit Maugalie, si l'esgarde formant;
De ce li aulai bien, ne la conuit néant
Dusqu'elle soit destainte de la norté qu'ot grant.
Richiers est desçanduz dou bon cheval corant

Et s'a pris Maugalie com chevalier vailanz ;
 En une chanbre à vote l'anmene metenant.
 Lai se desaparoile Maugalie au cors gant,
 Et vint à .i. esclin , s'en trait .i. oignement,
 Et vis et cors et mains an oint inelemant,
 Puis si se fu baignier tot et inalemant :
 La blenchour li revint et la norté desçant ;
 Mout por fut colorée quant sa bauté repret.
 Quant la vaurai Florete, la file au roi Floram,
 Mout en iert corocie, s'aurai le cor dolant.
 Au matinot, à l'aube, ainz lou solaut levant,
 Prindrent Frans Maugalie ou le cors avenant,
 Si la font batier au mostier san Vi[n]çam,
 Et quant fut batisie, si fut la joie granz.
 Florete l'oï dire, à pou ne per lou sen ;
 Corant i est venue à l'ostel Floovant.

Lai où elle le vit, ses braiz au coul li pant :

« Car me baisiez, bau sire, frans chevaliers vailanz ;

« Ja n'ai il ome an terre que mes cours amoit tan.

— Dame, dit Floovanz, c[e]st tot por néant.

« Vostre pere ai o lui mains chevaliers vailanz,

« Et si est ores auques, certes, mes biens voilanz,

« Asez tot m'an erroit an trestot son vivant.

« Pouvres hons d'autre terre, soudées conqueranz,

« Ne doit faire tel chose dont lo éent la ganz. »

Quant l'antandi Florote, à pou ne pert lou sanc ;

Elle li respondi : « Sire, à vostre talant.

« C[e]st por Maugalie, la file l'amiram ;

« Bien la devez amer, car ole ai le cors gant :

« Il n'ai tant bale dame deci en Ocīdam.

« Volontiers vos préise, si vos fut à talant ;

« Quant ne vos puis avoir, le cour an ai dolant.

— Dame, dit Floovanz, dès or poignez avant.

« Maugalie est ma drue, o le cors avenant,

« Ne li faudroie mie por les manbres perdanz ,
« Car ole m'ai gari de mervoiloûs tormant ,
« Et je l'esposeraï por lou los de ma gant. »
Quant l'antandi Florote , à pou ne pert lou sanc ;
Elle vint à son pere , se li dit an plorant :
« Merci , bau sire peres , por Deu omnipotent !
« Se vos ne me donez lou marchis Floovant ,
« Je n'aurai mais mari an trestot mon vivant. »
A Floovant anvoie trestot de meintenent
Que vene à lui parler , car mestier an ai grant.
Quant lou mesaigier voit Floovant li vailanz ,
Au roi an est aulez et avec lui sa gant.
Où que li rois lou voit , si li dit simplemant :
« Car recevez ma file , frans chevalier vailanz ,
« Si serez roi d'Ausai de quanqu'il ì apent ;
« Asez conquerrons terres sor la paienne gant. »
Et Floovanz li dit bel et cortoisement :
« Sire , ce ne pout estre , sachez certenement.
« Ci ai une pucelle , o le cors avenant ,
« Qui m'ai misfors de chartre et toz ces autres Frans ;
« Lai où nos devoit pandre l'amiraus des Persam ,
« Nos gari la pucelle de mort et de tormant.
« Ma foi li ai plevie , voiant tote ma gant ,
« Que fanme la p[r]androie , se Dex lou me consant ;
« Je ne l'an matiroie por la teste perdant.
« Dès or vos doi je dire mon cor et mon talant :
« Je sui fiz Cloovis , l'a[n]paresre des Frans ,
« Qui me chaçai de France por son fier mautalant ;
« Por .i. petit mesfait , qui ne fut gaires granz ,
« Que copai à mon maître les grenons an dormant ,
« Me fit forjurier France de ci que à .vii. anz.
« Or est venuz li termes que li grenons sont granz ,
« Si m'an ira an France antre moi et ma jant
« Por pandre la quarone dou reigne qui m'apant.

« Moult amase Florote, ne la refus noiant ;
« Mas n'en puis doues avoir, que la loi lou desfant.
« Donez la , bau doz sire , à Richier lou vajlant ,
« Qui fiz est à cest duc, lou ardi combatant ;
« Richiers vos servirai mais trestot son vivant ,
« Si vos serai por fiz dois ce pas an avant.
« Donez li vostre file por itel covenant
« Que ne vos facent guerre Sarazins ne Persanz
« Que jé ne vos secore à .XL^m. Frans.
— Por foi , dit li rois Flores , ce me vient à talant.
— Sire , dit la pucelle , je le voul ausimant ;
« Quant autre ne pout estre , à Richier me commant.
— Venez avant , Richiers , dit li prouz Floovanz ,
« Si recivez la file au riche roi Floram ,
« Le réaume et l'enour et quanqu'il i apant.
— Sire , ce dit Richiers , tot à vostre talant. »
Illucque l'ai plevie Richiers de metenant ,
Puis li ai fait omaige , féauté ausimant
Ja ne lou tréirai an trestot son vivant.
Donques mandai li rois ses homes et sa gant ;
Féauté et omaige font Richier bonemant.
Au croisant de la lune , que la joie fut granz ,
Esposerent lor fanmes Richiers et Floovanz ,
Puis an firent lor nocés anz ou palais plus grant.
Or ai fiz recovré li riches rois Floranz ;
Onc plus saige de lui ne tint espée à flanc ,
Ne nus plus poisanz d'armes , en estor fort et grant ,
For Guillaume au Cors Nés , qui tant fu combatanz
Contre paiens felons que onc n'amai néant.
Puis qu'i fut rois d'Ausai , d'Osteriche la grant ,
Conquit il Romenie envers paiene gant ,
Que Sarazins tenoient adonc an son vivant.

MOUT demoinent grant joie ou palais principal

Maugalie la bale et Floovanz li bers,
Et Richiers et Florote qui tant fait à loer.
Estes vos .i. mesaige de France lou regné;
Il aportoit .i. brief, tot estoit las d'esrer.
Por les degrez de mabre est montez ou plainchier,
Et demande et anquier de Floovant lou ber;
Et Richiers li cortois li vai mou tot montrer.
Lai où voit Floovans lou prent à apeler.
« Sire, ce dit Richiers, je voel à vos parler :
« Quenuisez ce mesaige ? ce dit Richiers li bers.
— Oïl, dit Floovanz, je lou quenois asez.
« Venez avant, Guimar, moult faites à loer ;
« Chanbellanz fus mon pere, mout te soloie amer.
« Por moi t'ai fait mes peres de ma terre geter ;
« Jemais ne te faudrai por nul home mortel.
— Sire, ce dist Guimarz, je i viens tot por el :
« Vostre peres vos mande que vos lou secorez.
« L'amiraus de Persie e trestoz ses barnez,
« Au chatel de Loon l'on paiens ansarré.
« Vostre mere la jante ne fine de plorer ;
« Par moi vos mande, sire, que vos la secorez. »
Quant l'antant Floovanz, si an ot joie tel.
« A Dex ! dit Floovanz, vos soiez [a]orez,
« Quant celui me requiert qui tant m'ot an vité
« Qu'i me chaçai de France à mout petit barné.
Richiers et lou roi Flore, qui mult font à loer,
Floovans les an ai mentenant apelez.
« Seignors, dit Floovanz, quel consot me donez ?
« Mes peres si me mande et ma mere ausimant
« L'amiraus l'ai essis à Loon la cité,
« Soie li secoranz au plus tot que por[ai].
— Sire, dit li rois Flores, que feriez vos el ?
« Secorez vostre pere, ne li devez fauser,
« Et je ferai ma gant tot metenant mander.

— Sire, dit Floovanz, .v^c. merci de Dé.
— Sire, dit Joceranz, .i. petit m'antandez :
« Pres sumes de nos terres, si volomes auler
« Chacuns an son país por sa gant amener ;
« Tuit vandrons contre vos au chatel d'Auvilers.
— Seignour, dit Floovanz, Dex vos an saiche gré. »
Atant ont pris congié, si s'an sont tuit aulé ;
Chacuns an son país ai sa gant amené :
Contre Floovant vienent au chatel d'Auviler.
Li rois Flores d'Ausa ai ses homes mandez,
Et furent bien .xx^m. quant il sont essamblez.
Tuit murent de Baufort quant il fut ajornez,
Et antrent an Borgoine, por mileu sont pasez.
Ou moitan de lor voie ont .i. chatel trové,
Celui fut Emelon de Baviere lou ber ;
Mas Sarazins l'avoient trestot desarité,
Et si l'avoient pris lai où vint de berser.
Très devant son chatel l'avoient amené,
Andous les poinz liez, les iauz dou chief bandez.
Iluques fon paiens unes forches lever ;
Emelon volent pandre et au vant ancrouer.
Oez qué aventure Jesu li a doné :
Dex seit bien, quam lui plait, ses homes delivrer.
Atant e vos Richiers, qui gantis fut et bers,
Qui menoit l'avangarde à .iiii^c. armez ;
Ja aidera paiens les forches à lever.
Richiers quenut mout bien Sarazins et Esclers ;
Il escrie : « Monjoie ! frans chevalier, ferez ! »
Son chevaul fait santir ses esperons dorez,
Plus tot qu'il onques pout vet ferir Maulatré ;
Cil estoit niés lou roi Galiens l'amirer.
Ou cors li mit l'ensaigne de l'espié noelé,
Tote plene sa lance l'ai mort escrevanté,
Puis referi .i. autre, qu'il ai à mort livré.

Il ai traite l'espée don il fut adobez,
 Si feri .i. paien sor son elme gemez
 Que tot l'ai porfandu dusque au nou dou baudré.
 Paiens tornent an fue, et Emelons remest,
 Et François les acoilent o les brans acerez;
 Toz les ont decopez o les brans acerez.
 De .xv^m. qu'i furent, je vos di por verté,
 N'an eschape que .c. des glotons parjuré.
 Emelons voit Richier, si l'an ai apelé:
 « Sire, vos m'avez bien de cest maul pas jeté;
 « Je vos faz ci omaige et droite féauté. »
 Quant Richiers l'entendi, si est avant pasez;
 Entrebaisié se sont li chevalier menbrez.
 Richiers li rant sa terre et de lonc et de lez,
 Et trestot cel eschec li ai ancor doné.
 Estes[vos] lóu roi Flore et Floovan lou ber;
 Ou chatel Hemelon pritrent la nuit hostel.
 Por matinet, à l'aube, se sunt ancheminé;
 Tant chevauchent qu'i vindrent au chatel d'Aviler.
 Lai trovai Floovanz sa gant et son barné,
 Ças qui sont avec lui de prison delivré.
 Li pires li amoine .m. chevaliers armez:
 .LX. mile furent, quant il sont ajosté.
 Tant on erré ansamble li chevalier manbrez
 Qu'il ont véu la tour de la bone cité;
 Por desuis ont chosi .i. confenon livé,
 Et voient les granz saiges des paiens desfaez.
 « Seignours, dit Floovanz, quel consot me donez?
 — Sire, ce dit Richiers, se vos lou commandez,
 « G'irai à vostre pere les noveles conter
 « Que vos lou secorez à .xxx^m. armez.
 « Quant je sara léanz, asez tot lou sarez:
 « Je ferai suis la tor mon confenon lever,
 « Et vos chevauchiez, sire, quant vos lou [perçoivrez],

« Si aulez tot ferir des loiges et des trez.
« Quant nos sarons léanz garniz et conraez ,
« Si irons essailir por devez la cité ;
« Que d'une part que d'autre saront si escrié
« Ne saront Sarazins qué part doivent torner :
« Il torneront en fue , ne saront où auler.
— Richiers , dit Floovanz , vos avez dit que bers. »
A icelle parole s'an est Richiers tornez.

A icele parole s'an est tornez Richiers ,
Et fut très bien armez sor .i. corant destrié.
En l'ost cestut s'an antre, desor l'erme anbrunchié ,
Pase trez et aucubes et ces pavoilons chiers ,
Dusque au tré l'amiraul ne fine de broichier.
Devant lou tref de paille ot .i. abre foilié ;
Sor l'erbe qu'i fut verz ot .i. paille desplié ;
Lai se siet l'aumatrez et li rois Galiens ,
Et juent as eschas li cuverz renoiez.
Atan e vos Richiers qui le[s] a' arainiez.
Sor l'ante de l'espié s'est li bers apuiez ;
Sarrazenois parole , bem an fut ansoigniez ,
Et dit à l'aumatre : « Traiez ce chevalier ,
« Si esforcez ce roi qu'i si est mis arès. »
Quant l'entent l'aumatrez , si an est corociez.
« Qui estes vos , fait il , qu'i me contraliez ?
« Par Mahonmot , je croi vos lou comparoiz chier.
— Vos i mentez , cuverz , ce li ai dit Richiers ,
« Ainz vos dirai eschec à m'espée d'acier. »
Richiers fiert l'aumatre amont parmi lou chief ,
La teste an fait voler avaul sor l'eschaquier ,
Puis dit à l'amiraul , qu'i ne li vout noier :
« Retenez cet eschec , amiraus Galiens ;
« Vos en povez or bien joer sor l'eschaquier. »
Atant s'an est tornez sor lou corant destrié ;

Deci à Monloon ne fine de broichier.

A la tor s'en vint droit li vaillanz chevalier,

A haute voiz escrie : « Lé moi antrer, portiers. »

Et li portiers li dît : « Qui es tu, chevalier ? »

Il li ai respondu : « Je ai an non Richier ;

« Mes sires Floovanz m'ai au roi envoié :

« Le secors li amoine, bien sont .xxx. miliers. »

Quand cil l'ai antandu, sel cort desverrolier

Le guinchot de la porte, puis i entrai Richiers.

Se auques demorast, ja lou conparast chier,

Que Sarazins estoient montez plus d'un milier :

Après Richier venoient por l'aumatré voingier.

Au porron, sor lou pin, est desçanduz à pié,

Por les degrez de mabre est venuz ou plainchié,

Et trovai Cloovis dolant et corocié :

Por Floovant son filz ot lou cour mout irié

Et dolant que il fut fors de France chacié,

Car si dui autre fil li avoient boisié,

Por mautalent avoient Damedeu renoié,

S'orent aulé servi l'amiraut Galien ;

Doné lor'ai Sessoigne et l'enor qui atien :

Mou en est Cloovis dolanz et corrociez.

Estes vos lou mesaige qui li fut anvoiez ;

Richiers le saluai cortoisement et bien :

« Cil Damedex de gloire qui toz jorz fut et ier

« Saut et gart Cloovis et toz çois qu'il out chier !

« Floovanz, vostre fiz, m'ai à vos envoiez ;

« Au secours vos amoine .xxx^m. chevalier.

« Faites sor cele tor ce confenon drecier ;

« Adonc sarai mes sires qu'à vos suis, por mon chief.

« Je l'ai mout pres d'ici, enz en .i. bois, laisié ;

« Quant il vauront m'enseigne, s'iront Turs detrainchier.

« Faites armer vos homes et toz vos chevalier,

« S'irons ferir paiens à nos troinchanz espiez ;

« De l'une part et d'autre seront essailiz bien,
 « Sanpres seront vaincuz, ocis et detrainchiez. »
 Quant l'antandi li rois, onques ne fut si liez.
 Quant la roïne l'ot, si ploie de pitié
 Por Floovant son fiz qu'en France est repaïriez.
 Tot ce que Richiers dit fut mout tot outroiez :
 Tut se vont adober et montent es destriez,
 En suis la tor ont mis lou confenon Richier,
 Puis isent de la vile à çanz et à miliers.
 Et Floovanz chevauche, ne se vot atargier.
 Oncques n'an surent moï Sarazins ne paiens
 Dusque Frans les essaient et devant et daries.

EN l'ost sont estormi Sarazins et Esclers.
 L'amirauz Galiens s'est moult tot adobez :
 Il ai vestu l'aubert, si a l'erme formé,
 Puis a cinte l'espée, prist .i. escu listé;
 Après monte ou chevaul, prist l'espié noelé.
 Et Sarazins s'adobent, es chevaus sont montez.
 Et François les acoilent, qui bien se sont atez.
 Illucques véisez .i. estour anduré,
 Tant Sarazins morir et braire et janbeter.
 François fierent des lances, des espiez noelez,
 Copent lor braz et testes, vorsent cordes et trez.
 Li bons rois Cloovis i feri comme bers;
 Et lui et Floovanz se sont antrecontrez.
 Li uns ne quenuit l'autre, granz cous se sont donez;
 Li escuz de lor cous sont fraiz et estrouez.
 Floovanz fit son pere à la terre verser,
 Sor lui s'est aresté li gantis bachilers;
 Il li éust la teste fors dou bu desservré,
 Quant Richiers li escrie : « Que faiz tu, forsenez ?
 « Ja est ce Cloovis, ton pere l'andurez. »
 Quant l'antant Floovanz, es piez li est aulez,

Venuz est à son pere, merci li a crié :

« Merci, baus sire peres, por Deu de maïsté !

« C'est Floovanz tes fiz qui à toi ai goté :

« Je ne vos quenus mie, ce saichiez de verté.

— Baus fiz, ce dit li peres, tot vos soit pardonez ;

« Benooite soit l'ore que futes angandrez ! »

Entrebaisiez se sont, si plorent de pitié,

Puis relacent les elmes que il orent ostenz.

Es chevaus remonterent, quant ont les chief armez,

Et acollent paiens o les branz acerez.

Quant Frans et Aulemans furent entrejotez,

Onques n'i ot estor soutenu des Esclers,

Car Sarazins ne porrent sofrir ne andurer.

DOLANZ fut Galiens quant voit morir sa gent ;

Il broiche le cheval des esperons d'argant,

Vai ferir Guinemant mout aïriement,

L'escu li ai porcié et l'auber li desmant,

Ou cors li mist lou fer de son espié trainchant,

Tant com ante li dure l'abati mort sanglant.

Quant Floovanz le voit, à pou ne per lou san ;

Por mautalent vers lui ai broichié l'auferran,

Vai ferir l'amiraut mout aïriement ;

Tet cop li ai doné de son espié trenchant

Que garant ne li fut Mahon et Tavergam

Que la teste n'en face voler anmi lou chan.

La bataille est voincue, paiens s'en vont fuant,

Et François les enchaucent, Baviens et Aulemanz.

De ci que à une eve les anmoient batant ;

Ainçois qu'i fuserent outre, en i ot noïé tant

Que nus n'en saut lou nombre de cest segle vivant.

Les .ii. fiz Cloovis, cu Damedex crevant,

Li uns si i fut morz, l'autres s'en vai fuant

To droitemant à Bame, au rainé Galiem ;

Lai l'elurent à ro[i] Sarazins et Persanz.
Cil ot en nom Geté, que Damedex crevant,
Car puis muit il en France tel dol et maul si grant.
Floovanz s'an retorne et Richiers li vailanz;
Onques Dex ne fit ome en cest sigle vivant
Qui vos séut à dire com li gaiens fut granz
De murs, de paulefroiz et de chevaus coranz,
De dras, de pavoilons, de trex et de besanz,
D'or fin et de prisons, qui sont riche et menanz :
Tu cil qui iluc vindrent gaainerent itant
Que, tant com il vequirent, furent riche et menant.

MOUT fut granz li eschac que Frans ont conquesté.
Floovanz s'en repaire à Loon la cité;
Sa mere vai ancontre, estroit l'ai escolé,
Doucement lou baisai, puis après lou barné.
Moult demoinent grant joie, ja plus grant ne vauroiz.
Floovanz fait s'amie Maugalie mander,
Et li rois Cloovis et trestoz li barnez
Au moustier Saint Remi les ont faiz coroner.
Li rois Flores d'Ausai si s'an vout retourner
Entre lui et Richier et son autre barné.
Chacuns en son païs ai pris à retourner,
Et Floovanz fut rois de France lou regné.
Asez avoit apris gran maus an anduré.
Jemais avant de plus n'an orrez [vos] parler
Si ne vos veut mançonge ou novalles conter.
Dex vos garise toz qui m'avez escouté,
Et moi avec n'oblit, qui la vos ai chanté.

EXPL[IC]IT LI ROMANZ DE FLOOVAN
ET DOU ROY CLOOVIS.



NOTES.

P. 2, v. 13 :

Que il se fist an sonz tenir et batisier.

On lit dans le manuscrit *batisier et tenir*, faute dont la rime indique la correction.

P. 3, v. 14 :

Et quant [li uns estoit] aparcluz d'anbler.

Leçon du manuscrit :

Et quant il estoient aparcluz d'anbler.

Cette leçon fausse le vers et rend la phrase incorrecte. Celle que nous proposons nous paroit justifiée et par la forme *aparcluz*, qui est celle du sujet singulier, et par les vers qui suivent, où on lit : *lores estoit*, — *il ne parousoit*, — *quant il estoit pris*.

P. 4, v. 25 : *Où que li dus le voit*. Leçon du manuscrit : *Où ques*; faute évidente, que nous croyons devoir corriger. *Ques* signifie *que les*, et le sens exige ici *que* seulement.

P. 5, v. 11 : *[M]erci li vait crier*. Leçon fautive du manuscrit, *nerci*.

P. 7, v. 4 : Si la hai *esrainié*. La pour le, hai pour ha ou a. (Si le a araisonné.)

P. 8, v. 6 et 7 : *Devisé, copé*. Ces deux rimes se lisent ainsi dans le manuscrit : *deviser, copier*, par suite d'une distraction évidente du scribe.

P. 10, v. 33 : [Il] *les plaint*. Leçon du manuscrit : A *les plaint*.

P. 13, v. 20 : *Sor son elme vergié*. Le manuscrit donne ici *vergier*, comme plus haut *deviser* et *coper* pour *devisé* et *copé*.

P. 16, v. 28 :

Asez tot m'an aroient plasour et li archant.

Aroient pour *haroient*, *haïroient*. — *Archant* pour *alquant*, *anquant*. Ce vers signifie : *la plupart me haïroient bientôt*. Floovant ajoute : « Un pauvre homme de pays étranger, et qui est à la solde d'autrui, ne doit point agir de façon à s'attirer la haine des gens. » Voy. plus loin ces vers répétés presque textuellement (p. 67).

P. 17, v. 6 :

Le doel que ele demoine ne vaut à mor néant.

Nous expliquons ainsi ce vers : *Son deuil ne sert de rien aux morts*. Il faut lire, si nous ne nous trompons, comme si le texte donnoit à *morts*.

P. 17, v. 16 :

Par la cité s'adobent mentem comunemant.

Mentem est bien la leçon du manuscrit. Ce mot nous paroît avoir le sens de *maint*; il n'en diffère, selon nous, que comme *certain* diffère de *cert*, par la simple addition d'une terminaison.

P. 17, v. 28 : *Ses reines traïnant*. Nous corrigeons ici le manuscrit, qui donne *traïmant*. C'est une faute que le

scribe a répétée plusieurs fois, comme la faute inverse, *n* pour *m*, *nerci* pour *merci*, etc.

P. 18, v. 19 : *Por lou ton deu merci*. Nous corrigeons encore le manuscrit, où on lit : *Por lou tont deu*.

P. 19, v. 6 : *.I. Turs d'eluic se part*, pour *d'ileuc*, *d'illec*, de là.

P. 22, v. 30 : *.II. nova[u]s soudoiers*. Leçon du manuscrit : *novais*.

P. 22, v. 34 :

Il ne la doinea panre à pres ne à moilier.

Pres pour *pers*, *per* (pair). Le sens est : « Il ne la daigna prendre pour compagne ni pour femme. » La même locution revient plus loin, où on lit *pers*.

P. 23, v. 17 :

Jai ne porai [sans vos] gresilier ne vanter.

On lit ici dans le manuscrit :

Jai ne porai ja gresilier ne vanter.

Outre que le mot *ja* est répété deux fois, le vers est faux et sans relation avec le précédent. Nous proposons une correction qui rétablit la mesure du vers et la suite du sens.

P. 24, v. 21 :

Li portiers [fit que sages], si vit l'anboichemant.

La leçon du manuscrit étoit : *Li portiers fit que fous* ; mais ces trois derniers mots ont été grattés, et avec raison, sans avoir été remplacés par d'autres. La même leçon se retrouve plus bas, où elle est à sa place, et de là l'erreur du scribe ; ici, c'est le contraire qui convient : le portier se méfie, *il fait que sage*. Un moment plus tard

Li portiers fit que fous, qui les laise antrer anz.

P. 24, v. 31 :

Se paiens s'an isoient, mout nos sanolerout gant.

Floovant

6

Après le mot *mout* on lit dans le manuscrit *lor*, qui fausse le vers et trouble le sens : nous supprimons ce mot.

P. 28, v. 17 et 18 :

*Li diaus fut an la vile mirabiles et pesmes,
Mas desor touz les autres le moine la pucelle.*

C'est-à-dire : *Le deuil fut en la ville prodigieux et cruel ; mais par dessus tous les autres le mène la pucelle.* (La pucelle est plus affligée que personne.) En conséquence nous corrigeons le manuscrit, qui donne par erreur *moine* au lieu de *moine*.

P. 29, v. 11 : *Ainz fit faire son lit.* Nous corrigeons le manuscrit qui donne *sont*.

P. 29, v. 31 : *Onques Dex ne fit home.* Leçon du manuscrit : *hone*.

P. 31, v. 3 : *Sor l'eve de Ienor.* *Ienor* est bien la leçon du manuscrit. Faut-il en faire un nom propre, ou corriger *de l'enor* (du fief, de la terre) ?

P. 31, v. 29 : *Le bon corant destrié.* Nous rétablissons ainsi le texte du manuscrit, qui donne *destrié corant*.

P. 31, v. 31 : *Au coul Richier.* Nous corrigeons le manuscrit, où on lit : *au coulp Richier*.

P. 33, v. 3 : *De dooz ansans.* Le manuscrit donne *de do toz*, leçon qui fausse le vers et n'a point de sens. Nous corrigeons *dooz* pour *douze*. (*De douze enfans je n'avois plus qu'un fils.*) Peut-être est-ce deux seulement qu'il faut entendre ; mais *douze* nous paroît plus probable : c'étoit le nombre des enfants de beaucoup de héros, de Doon de Mayence entre autres.

P. 35, v. 26 : *Por l'arme de son fiz.* Nous corrigeons le manuscrit, qui donne : *Por a l'arme de son fiz*, leçon qui fausse le vers et trouble le sens.

P. 36, v. 11 : *Por nule riens.* Leçon fautive du manuscrit : *Por le nule riens*.

P. 43, v. 10 : *Esparniace*, sans doute pour *espar-niance* (d'épargner); mais la leçon est douteuse : on liroit volontiers *esparmace*, ici et plus bas, p. 45, v. 23.

P. 44, v. 7 : *Li peres* (sic), pour *li pires*, comme encore plus bas, p. 45, v. 33.

P. 46, v. 6 : *Ses branz* (sic), pour *ses bras*.

P. 48, v. 15 : *Il ann itrai gi[m]ais*. Le manuscrit donne *ginais* pour *gimais*, *jamais*. Au lieu de *il ann itrai*, il faut lire sans doute : *Il n'an itrai*.

P. 38, v. 20 : *De nés d'or*, c'est-à-dire de vaisseaux d'or; mais peut-être faut-il lire de *ves* d'or, au même sens; *ves* de *vas*, vase, dim. *vaissel*, d'où *vais-selle*. La leçon est fort douteuse.

P. 49, v. 10 : *Relanquira* [son] *dé*. Leçon du manuscrit : *mon*, qui est une faute évidente.

P. 52, v. 29 : *Où que*. Le copiste a écrit à tort ici comme plus haut : *Où ques*.

P. 53, v. 31 : *Nos ne* [vos] *metrons mie*. Le manuscrit donne : *Nos ne lou metrons*, leçon en désaccord avec le sens, qui demande *vos* ou *vous*.

P. 58, v. 11 : *Il broiche le cheval*. Leçon fautive du manuscrit : *broichent*.

P. 59, v. 8 :

Que por lor bons chevaus laisonz les noz retiz.

Leçon du manuscrit, qui fausse le vers : *Laisonz i les noz retiz*.

P. 59, v. 31 : *Qui tot ert plains de brenches*. Nous corrigeons le manuscrit, qui donne *ere*.

P. 60, v. 31 : *Dois l'acienous tant*, pour *dès l'ancienior tans*, dès l'ancien temps.

P. 61, v. 17 : *Ou ce* [se] *non, bau sire*. Leçon du manuscrit : *ou ceson non*, qui nous paroît inexplicable.

C'est le mot *non*, sans doute, qui a causé l'erreur du copiste et lui a fait écrire *son* pour *se*, que nous proposons. Voici le sens, selon nous : « *Au nom de Dieu, pardonnez-moi, ou sinon, ne me baisez point.* » (*Ou se ce non, ou sinon ce, ou sans cela.*)

P. 64, v. 25 : *Il n'ai de [m]ort garant.* Leçon fautive du manuscrit : *de nort.*

P. 65, v. 26 :

Et François i ferirent mentes communemant.

On a déjà lu plus haut, p. 17, v. 16 :

Par la cité s'adobent mentem communemant.

Voyez la note sur ce vers. La forme *mentes* que l'on trouve ici est, selon nous, pour *mentens* : rien de plus fréquent dans ce texte que la suppression de l'*n*.

P. 66, v. 22 : *Ne les [poroit].* Leçon du manuscrit, qui fausse le vers : *ne les peut.*

P. 70, v. 31 : *Au plus tost que po[r]rai.* Nous corrigeons le manuscrit, qui donne, par erreur, *porez.*



1110663 A

5834518

